

Andrea Camilleri

Il publie « La Prise de Makalé », l'un de ses romans les plus déroutants. Rencontre à Rome avec un écrivain qui a réconcilié polar et littérature en Italie. Page 8.

Barcelone

Promenade littéraire dans la capitale de la Catalogne, invitée d'honneur du deuxième « Marathon des mots » de Toulouse. Littératures. Page 4.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 16 juin 2006



Masque inuit, de la collection Jean-Jacques Lebel, récemment acheté par le Musée du quai Branly.

SPLendeur DES ARTS LOINTAINS

A l'occasion de l'ouverture, le 23 juin, du Musée du quai Branly, paraissent de nombreux ouvrages consacrés aux arts dits « primitifs ». Notre sélection. Page 6.

Eloge de la pêche à la mouche

Dans sa ville d'Ishpeming (Michigan), John D. Voelker mena longtemps l'existence honorable mais un peu morne de procureur. Mais le magistrat aimait aussi écrire des polars, sous le pseudonyme de Robert Traver. L'immense succès de son roman *Autopsie d'un meurtre* (quatre millions d'exemplaires), adapté au cinéma par Otto Preminger, lui permit de vivre de sa plume. Et de consacrer l'essentiel de ses journées à pêcher à la mouche.

Ces années passées comme *district attorney* n'avaient pas été totalement inutiles. Grâce à elles, John D. Voelker le pêcheur avait été « souvent en contact avec des gardes-chasse, ainsi, bien sûr, qu'avec de nombreux citoyens un peu trop zélés qui enseignaient les lois sur la chasse et la pêche », « rencontres embarrassantes » qui lui avaient « permis de découvrir certains des meilleurs coins de pêche ».

D'Ernest Hemingway à Jim Harrison en passant par Norman Maclean, il existe aux Etats-Unis une tradition bien établie de romancier pêcheur – en France, elle s'est définitivement éteinte avec Maurice Genevoix. *Itinéraire d'un pêcheur à la mouche*, livre culte aux Etats-Unis, où l'on compte, c'est vrai, plusieurs dizaines de millions de fidèles de ce sport, et qui vient d'être traduit pour la première fois en français, s'inscrit dans cette lignée prestigieuse. Il s'en écarte aussi car, pour John D. Voelker, la pêche est suffisamment passionnante et belle en soi sans qu'il soit besoin de la déformer et de la romancer. Ou alors très peu. « Il m'arrivera dans ce livre de mentir un peu, mais pas trop, et je propose de cacher ces mensonges derrière l'appellation de "licence poétique", mon excuse étant que

pour injecter un peu de drame dans cette histoire, il fallait bien que quelqu'un, de temps, en temps, prenne un gros poisson. »

Plutôt qu'inventer, John D. Voelker préfère donc nous emmener dans ses souvenirs de pêche. Ce qui lui coûte un peu car « tout pêcheur un tant soit peu sérieux ne peut que pêcher seul ». Pour le suivre dans ses vingt et un récits, il est préférable d'aimer « la bière tiédasse » et « le whisky hors d'âge » et surtout de se chauffer de cuissardes en caoutchouc permettant d'arpenter les eaux gelées de la Yellow Dog, de la Big Escabana ou de la Moose Creek. Ainsi équipés, il nous invite à contempler en silence le spectacle de la nature à l'état brut : les barrages de castors, un couple de loutres sanguinaires, des ours « tenant à peine sur leurs pattes », la lutte jusqu'à la mort d'une cane cherchant à protéger sa couvée, un faon pris dans un piège pleurant sa détresse. Images insignifiantes, petits riens de la vie.

John D. Voelker nous présente aussi quelques-uns de ses amis : Louie Bonetti, « un primitif de naissance, homme exceptionnel qui nécessiterait cinq pieds de rayonnement de bibliothèques », Tommy Cole et Carroll Rushton, « deux vieux renards couverts de cicatrices de guerre ». Compagnons de pêche, « compagnons d'addiction ».

Car John D. Voelker l'admet bien volontiers, « le pêcheur de truites est une sorte de toxi-

comane ». D'où vient cette dépendance et pourquoi cette drogue plutôt qu'une autre ? L'auteur émet quelques hypothèses. Celle du sexe, d'abord, d'accord en cela avec Jim Harrison. « Je me demande parfois si la pulsion sauvage qui nous pousse à traquer puis à prendre un poisson combattif n'est pas d'une certaine manière liée à... euh... disons... liée aux pulsions sexuelles du pêcheur lui-même. »

A moins que la pêche ne soit un désir de fuite, fuite d'une société qui insulte la nature, rejet de « ces magnats du bois et de l'acier qui l'ont consciencieusement déboisée et exploitée, génération après génération ». « Je pêche avant tout parce que j'adore les endroits où vivent les truites – les bois – et ne goûte guère les lieux où vivent des foules de gens – les grandes villes. » Parce qu'il lui suffit, pour être heureux, d'une canne en bambou refendu et de quelques mouches, John D. Voelker n'entend définitivement rien à cette Amérique obsédée par la course aux dollars. « Le pêcheur habite un petit monde onirique bien à lui, et les hommes qui l'entourent et qu'il voit consacrer leur vie à courir sans réfléchir après l'argent et le pouvoir l'intriguent authentiquement – sentiment sans nul doute réciproque. »

Si elle est une fuite, la pêche est aussi une quête, la recherche du « pied de l'arc-en-ciel où s'étend le véritable monde féérique des truites ». Une quête que le pêcheur sait vaine. Mais parce qu'« il soupçonne les autres quêtes et soucis des hommes d'être tout aussi futiles », il se dit que « quitte à poursuivre une chimère, il aime autant pêcher la truite. Voilà pourquoi le pêcheur pêche. C'est à la fois un geste d'humilité et un petit acte de rébellion ». ■

PIERRE-ANTOINE DELHOMMAIS

François Weyergans
Trois jours chez ma mère
roman
370 000 ex. vendus
Prix Goncourt
Grasset

ZOOM



FEUILLES DE NARCISSE, de Somaya Ramadan. Professeur de lettres au Caire, traductrice (de Virginia Woolf notamment), Somaya Ramadan,

après des nouvelles et de courts récits, a publié *Feuille de Narcisse*, son premier roman. Couronné du prix Naguib Mahfouz en 2001, il nous entraîne au cœur d'un « Je » écartelé, disloqué. Celui de Kimi, une enfant naïve et docile, rongée par la peur de rompre « le conte » que ses parents ont tracé pour elle. Partie étudier en Irlande, lorsqu'elle revient en Égypte, dix ans plus tard, la solitude et l'exil achèvent de creuser l'abîme entre elle et les siens, elle et le monde. Au bord de la folie, de visions disloquées qui naviguent entre réalisme et fantasmagorie, conte et mythologies, Somaya Ramadan, livre dans une langue riche et puissante un récit labyrinthique, étrange et envoûtant. *Ch. R.*
Traduit de l'arabe (Égypte) par Stéphanie Dujols, Actes Sud, « Sindbad », 106 p., 18 €.

PLEURE, Ô REINE DE SABA !, de Khadija al-Salami. Entre récit documentaire et témoignage autobiographique, Khadija al-Salami décrit de manière exhaustive ses conditions de vie déplorables au Yémen, son pays natal. Le style, extrêmement épuré, bannit les dialogues et les descriptions, pour ne se consacrer qu'à une narration strictement factuelle. Dans le foisonnement des événements suscités par l'auteur, le texte finit même parfois par se fourvoyer dans l'anecdotique. *L. Ch.*
En collaboration avec Charles Hoots. Traduit de l'anglais par Céline Schwaller, Actes Sud, 460 p., 23 €.

Signalons également que la revue *Action poétique* consacre un dossier aux poètes syriens dans son numéro de juin (*Action poétique*, juin 2006, 12 €).

RENCONTRE Le premier roman largement autobiographique de l'Irakienne Betool Khedairi

« Ni d'ici ni de là-bas »

UN CIEL SI PROCHE (Kam Badat As-Sama'Qariba) de Betool Khedairi.

Traduit de l'arabe (Irak) par Gilles Authier, Gallimard, « Du monde entier », 288 p., 20,90 €.

Jean, baskets, pull noir joliment décollé, Betool Khedairi est résolument libre. Déterminée aussi. Féministe ? Elle a encore trop peur de ce mot, même si elle a toujours encouragé les femmes à se prendre en main : « Si votre mariage bat de l'aile, obtenez le divorce. Si votre carrière ne vous satisfait pas, changez-en. Si vous ne pouvez pas avoir d'enfants, adoptez », écrivait-elle dans *The Jordan Times* en 2004. Elle-même a divorcé : « Je ne voulais pas finir comme ma mère, qui a passé sa vie à attendre mon père qui voyageait beaucoup. Et puis, attendre, attendre, mais attendre quoi ? Godot n'est jamais venu ! », dit-elle dans un grand éclat de rire.

Née en 1965 à Bagdad, Betool Khedairi grandit, tout comme la narratrice de son premier roman, largement autobiographique, dans une belle ferme couverte d'abricotiers. Connue par les voisins comme « la maison de l'étrangère ». Son père, un homme d'affaires irakien, a en effet épousé une écossaise. Écartelée entre une mère qui voulait que sa fille apprenne l'anglais, la danse et les bonnes manières, et un père soucieux que sa fille s'adapte à leur vie campagnarde, Betool Khedairi vit au rythme de leurs disputes. Elle leur doit aussi sa première insomnie quand sa mère, qui réclamait le divorce, doit affronter la réponse, cinglante, du père : « Si tel est ton désir, femme, j'accepte. (...) Mais elle, c'est mon enfant, elle restera avec moi, je te le garantis. La loi est avec moi. »

Alors qu'éclate la guerre Iran-Irak, ce père pour lequel elle éprouve une immense tendresse meurt dans un accident de voiture. Elle a 23 ans et a déjà commencé son roman : « A sa



Betool Khedairi. HANNAH/OPALE

mort, j'étais choquée d'avoir osé écrire sur lui. Je suis donc devenue comptable dans son entreprise. Je l'ai fait parce que je me sentais coupable. Mais j'étais malheureuse comme les pierres. » Il lui aura fallu dix ans, à raison d'une heure chaque soir, pour terminer ce premier roman alors décrié par ses proches – « comment oses-tu écrire comme ça sur nous ! » – et aujourd'hui étudié dans les universités américaines ainsi qu'au Moyen-Orient et dans le Maghreb.

Betool Khedairi y raconte comment les comptines enfantines ont cédé la

place à d'austères chants patriotiques. Elle décrit l'absurdité de la guerre – « des hommes vêtus de kaki combattent d'autres hommes vêtus de kaki » – et de son vocabulaire – « il est question de violations et d'affrontements, d'infiltrations et d'explosions ».

« Boucler la boucle »

Elle dit les magazines étrangers qui ont déserté les étagères des librairies, l'interdiction de vente des pilules contraceptives « afin de ne pas entraver la croissance démographique qui

doit pallier les morts au champ d'honneur ». Mais *Un ciel si proche* n'est pas – d'abord – un ouvrage politique. C'est un texte très personnel, celui d'une jeune fille qui a appris à vivre dans deux langues – « Je rêve, je m'émeus, je ressens en arabe. Mais quand il y a un problème à résoudre, je réfléchis en anglais. »

« Je ne suis ni d'ici ni de là-bas. C'est tout le problème », écrit-elle encore. Et de s'interroger : « Comment nous souvenir de ce que nous étions ? Comment pourrions-nous extraire du passé une époque qui aura été consumée par les flammes ? » Par l'écriture sans doute : « C'était un moyen de m'en sortir, et c'était la vie qui triomphait de la mort, explique-t-elle. Pendant la guerre Iran-Irak, nos journées étaient prises au piège entre deux questions : pourquoi et jusqu'à quand ? Rendez-vous compte : trente-cinq ans de dictature, et trois guerres en vingt-trois ans. Tout le monde mourait autour de nous. On ne parlait et n'entendait que ça. Et pourtant la population irakienne était étrangement absente. J'en avais marre, je voulais parler des conséquences de la guerre sur nous » – ce qu'elle a fait dans son deuxième roman (*Ghayeb*), qui devrait être traduit prochainement.

Avant de se consacrer au cinéma, Betool Khedairi veut « boucler la boucle », en écrivant « non sur le nouvel Irak dont on nous rebat les oreilles, mais sur celui que je connais, toujours le même, et qui a été détruit ». Et si elle se sent toujours en exil, telle une étrangère – elle était à Londres lors de la guerre du Golfe et vit actuellement en Jordanie –, ce sentiment est désormais « moins aigu » : « Je suis plus utile dehors que dedans. Je ne veux pas y retourner avant de le pouvoir sans craindre pour ma vie. J'ai essayé par l'écriture de trouver mon propre langage pour réduire l'écart entre Orient et Occident et établir un rapprochement entre les cultures afin que les peuples puissent mieux se comprendre. » ■

EMILIE GRANGERAY

Carnet de fuite de Sorour Kasmaï, exilée d'Iran depuis vingt ans
L'an prochain à Téhéran

LA VALLÉE DES AIGLES
Autobiographie d'une fuite de Sorour Kasmaï.

Actes Sud, 246 p., 20 €.

Depuis vingt ans, Sorour Kasmaï garde sur elle un petit carnet. De Téhéran, où elle est née en 1962, à Paris, où elle réside et dirige la collection « Horizons persans » chez Actes Sud, il l'a suivi partout, traçant en elle sa carte d'identité, sa ligne de fuite. Une ligne ouverte dans les montagnes brumeuses de *La Vallée des aigles*, à la frontière de l'Iran et de la Turquie. C'est là que, au risque de sa vie, Sorour Kasmaï a fui son pays. Là que, vingt ans plus tard, il lui a fallu revenir pour se retrouver enfin, et écrire ce récit piquant, profondément émouvant.

Tout débute en 1983. « Téhéran vivait cette année-là ses jours les plus noirs, ses nuits les plus blanches. Après une première vague d'exécutions révolutionnaires d'hommes politiques et de ministres du Shah, le tour était

venu des révolutionnaires de tout bord : les marxistes-léninistes, les trotskistes, les maoïstes, les prosoviétiques critiques, (...) les artistes, les femmes maquillées, les lycéens ayant vendu des journaux, les Kurdes indépendantistes (...), de loin les plus romantiques des opposants au régime. » A la suite de son mari, militant d'opposition, Sorour Kasmaï est arrêtée. Après trois jours passés dans la sinistre prison d'Evin, elle est ramenée chez elle pour y être confrontée à son époux, qu'elle découvre corps et visage tuméfiés. Ce dernier, avant d'être reconduit en prison, promet de collaborer en échange de la vie de sa femme.

Rendez-vous manqués

Dès lors, tout va aller très vite pour la jeune femme. Grâce à ses relations, sa mère prend contact avec une diplomate occidentale qui leur trouve un passeur kurde. En dix jours, promet-il, sa sœur et elle auront gagné la Turquie. Mais c'était sans compter les imbroglios financiers entre passeurs, les rendez-

vous manqués, les dénonciations et surtout la guerre qui fait rage entre *Pâsdârs* (Gardiens de la révolution) et Kurdes. Après plusieurs échecs, qui les obligent à revenir à Téhéran, à se terrer, notamment dans une école catholique, Sorour Kasmaï et sa sœur parviennent enfin à la frontière. Là, déguisées en paysannes kurdes, elles vont traverser à cheval la splendide et dangereuse Vallée des aigles, les yeux rivés sur les cimes où sont postés les tireurs turcs et iraniens. Au terme de trois mois des plus chaotiques, elles parviennent enfin à Paris. En fuite d'un pays qu'elle veut oublier, Sorour Kasmaï entame des études de russe qui la conduisent à Moscou, en pleine perestroïka, pour un séjour kafkaïen, qu'elle relate avec humour.

« C'est le cycle infernal. Chaque fuite laisse espérer son retour, chaque retour engendre sa fuite... » En 2000, l'heure est donc venue pour Sorour Kasmaï de revenir à Téhéran, ville tentaculaire qui ne lui appartient plus. « Le présent s'écoule en dehors de moi. (...) J'appartiens au passé. Un passé si lointain que je commence à douter de son existence. » En quête d'un passé presque irréel, Sorour Kasmaï va revisiter un à un les lieux de sa jeunesse. A travers eux, elle nous offre, outre un tableau vivant de la société iranienne, de beaux portraits de femmes. Reste que cette quête ne pouvait se conclure sans un détour par cette Vallée des aigles qui donne à ce récit son souffle et sa grâce. ■

CH. R.

RENCONTRE Samia Serageldin raconte ses impressions du Caire
Une femme entre deux rives

LA MAISON DU CAIRE (The Cairo House) de Samia Serageldin.

Traduit de l'anglais par Rose-Marie Makino-Fayolle, Rivages, 316 p., 20 €.

Si, en France, le nom de Serageldin n'est guère connu que des spécialistes de l'Égypte contemporaine, au Caire il évoque inmanquablement Fouad, l'oncle de Samia. Plusieurs fois ministre sous Farouk, et aussi sénateur, le Pacha (1910-2000), ainsi qu'on le surnommait, fut secrétaire général du Wafd, grand parti d'opposition laïque et libérale. Ce qui lui a valu, sous Nasser, d'être emprisonné puis placé en résidence surveillée dans une somptueuse demeure de Garden City – « La Maison du Caire » – qui donne son titre au premier roman de sa nièce.

« J'avoue que mon livre est à 90 % autobiographique », explique Samia Serageldin, dans un français parfait, à condition de ne pas préciser les 10 %, et que je puisse ainsi nier ce que je veux... », ajoute-t-elle en riant. Au-delà du rire cependant, on sent dans ce choix la volonté de ne pas blesser ses proches. « Ma famille a vécu ce roman comme une petite trahison, alors, vous pensez, un récit aurait été impossible... » Reste que malgré ces précautions, au seul nom de Serageldin, les éditeurs égyptiens, craignant la polémique, hésitent encore aujourd'hui à traduire son livre. « Pourtant il ne s'agit que d'un roman », précise-t-elle encore, avec une pointe de tristesse dans la voix.

Un roman émouvant en ce qu'il dit de l'écartèlement entre deux pays (l'Égypte et les États-Unis, où elle réside depuis vingt-six ans) et deux cultures ; mais aussi passionnant dans sa manière de faire pénétrer le lecteur au cœur d'une famille de riches propriétaires terriens pris dans la tourmente, à travers laquelle la romancière se dissimule sous les traits de Gihan, la narratrice.

Mariée à un journaliste français résidant aux États-Unis, celle-ci décide, après dix ans d'absence, de revenir au Caire qu'elle a fui en laissant derrière elle son fils unique né d'un premier mariage, et aussi la petite fille qu'elle fut...

Une démocratie de façade

Née peu avant la Révolution de 1952 qui vit l'accession au pouvoir de Nasser, la fillette grandit auprès de parents tendres et aimants. Mais cette enfance choyée n'aura qu'un temps. En 1961, Nasser dissout les partis politiques et redistribue les terres. « Ce fut un choc, explique Samia Serageldin, car beaucoup d'hommes de la famille, à commencer par mon père, furent arrêtés et emprisonnés. Une atmosphère très lourde s'abattit sur la maison car nous étions constamment surveillés. Ce dont je me souviens surtout de cette époque, c'est la peur, aggravée par le fait que je ne comprenais pas tout. » Pour rompre la peur, l'étouffement et l'exclusion, l'adolescente se réfugie alors dans la lecture, préférant Stendhal à Mahfouz. Jusqu'au moment où, en âge d'être mariée, la réalité la rattrape.

Eduquée pour faire ce qu'on attend d'elle, mais également « impatiente d'entrer dans la vie », Gihan se laisse enfermer dans une alliance de circonstance. Marié à Youssef, héritier d'une riche famille cairote, c'est à Londres, où le couple poursuit ses études, que la jeune femme naïve et romantique découvre l'inanité de cette union.

De retour dans l'Égypte de Sadate où, dans « une démocratie de façade », se développent une nouvelle bourgeoisie mais aussi l'islamisme, Gigi va chercher à se défaire de ses liens pour retrouver sa liberté et suivre l'homme qu'elle aime. Quitte à être rejetée des siens et privée de son fils, Tarek. Un fils qui grandit loin d'elle et la poussera, dix ans plus tard, à revenir. « Comme Gigi, je me suis sentie étrangère, jusque dans ma langue. Je faisais des faux pas partout car j'avais perdu le sens social, très important en Égypte. Et puis, comme elle, je pensais me réinstaller, jusqu'au moment où il a fallu que j'admette que ce n'était plus possible... » Et après un silence : « Quand j'ai enfin admis cette idée de n'appartenir à aucun lieu, alors les choses sont devenues un peu plus simples. »

Apaisée, c'est donc vers les autres à présent, lors de ses voyages ou de conférences, que cette femme entre deux rives se tourne, pour lutter contre les généralités et les idées reçues, notamment sur l'islam. Une manière de parachever son travail de réconciliation avec elle-même. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

L'inconnu de Ferrare

Hanté par sa ville natale, l'écrivain Giorgio Bassani (1916-1998) n'a cessé d'y revenir, de façon obsessionnelle. Son étonnant « Roman de Ferrare » est enfin disponible en français

LE ROMAN DE FERRARE (Il Romanzo di Ferrara), de Giorgio Bassani.

Traduit de l'italien par Michel Arnaud et Gérard Genot, traduction révisée par Vincent Raynaud et Muriel Gallot, Gallimard, « Quarto », 836 p., 25 €.

Pendant toute sa vie, Giorgio Bassani est resté étroitement lié à la mémoire de Ferrare, la ville de son enfance et de sa jeunesse. Bien que l'ayant quittée en 1944, à l'âge de 28 ans, pour vivre à Rome, l'écrivain – né en 1916 et disparu en 1998 –, y reviendra sans cesse dans tous ses romans et récits, de manière presque obsessionnelle. Comme s'il ne pouvait concevoir la création littéraire qu'à l'intérieur du décor géographique, sentimental et existentiel de cette très belle ville de la plaine padane, à quelques kilomètres seulement de l'embouchure du Pô. Ce décor avait été celui de son apprentissage insouciant de la vie, mais également celui de la tragédie, lorsqu'en 1938 les lois raciales de Mussolini firent basculer l'Italie dans l'horreur de l'antisémitisme, obligeant la famille Bassani – qui appartenait à la riche bourgeoisie juive de la

ville – à se cacher et à fuir. Ferrare, qui fut le théâtre de cette découverte du mal, restera à jamais pour l'écrivain l'espace de l'innocence perdue, mais aussi le cadre de son engagement antifasciste. Espace mental plus encore que géographique, lieu à la fois concret et poétique, la ville hantera pour toujours l'écrivain, qui multipliera les descriptions minutieuses de rues, places et jardins, repères d'une topographie personnelle chargée de résonances intimes, comme si la réalité évoquée ne pouvait que se présenter à travers la charge émotionnelle liée à l'expérience de l'auteur.

Ce n'est donc pas un hasard si, vers la fin de sa vie, Bassani décida de réorganiser et de réécrire en partie l'essentiel de sa production narrative, en la réunissant en un seul volume intitulé *Le Roman de Ferrare*, enfin disponible aujourd'hui en traduction française.

Atmosphère crépusculaire

En suivant l'itinéraire qui va de récit en roman, le lecteur reconnaît aisément le fil rouge qui relie les différentes étapes d'une œuvre se présentant comme une série de variations autour d'un même univers. Et cela à partir des récits de *Dans les murs*, publiés en 1956 sous le titre *Cinq his-*



Une rue du ghetto de Ferrare, dans la vieille ville. PAOLO ZAPPATERRA

toires de Ferrare, où, à travers quelques existences dramatiques à l'époque du fascisme et de la guerre, l'écrivain déploie déjà toutes les caractéristiques de son monde littéraire : les personnages ballottés par l'histoire et l'indifférence des autres, la conscience de la solitude de tout individu et le besoin de s'opposer à ceux qui méprisent la dignité humaine, l'attention à la dimension psychologique et morale des événements, la menace toujours présente de la mort, la nostalgie d'un passé souvent mythifié...

Ce même univers frêle et précaire est au centre des *Lunettes d'or* – un roman publié en 1958, où l'écrivain met en parallèle la discrimination subie par un médecin homosexuel et celle que va connaître le narrateur à cause de ses origines juives – et surtout de son roman le plus célèbre

publié en 1962, *Le Jardin des Finzi-Contini*, dont Vittorio De Sica tira un film qui, malgré un Oscar, déçut profondément l'écrivain.

Dans ces pages à la prose ample et élégante, dominée par une tonalité élégiaque et mélancolique, l'histoire tragique de l'amour impossible entre le narrateur et la jeune Micol, destinée à disparaître avec toute sa famille dans les camps nazis, permet à Bassani de développer pleinement le thème de la mémoire, en accentuant la dimension du regret pour toutes les promesses que la vie n'a pas tenues. Au centre de ces pages campe le grand et beau jardin où la famille juive des Finzi-Contini s'enferme, en espérant ainsi se protéger de la tempête qui va s'abattre sur elle. C'est dans cet espace mystérieux et convoité que rayonne Micol, la fascinante protagoniste du roman, dont la vitalité menacée par la mort, figée à jamais dans les souvenirs du narrateur, est l'exemple même de la littérature de Bassani.

Dans l'avant-propos du *Roman de Ferrare* – où figurent également *Derrière la porte*, *L'Odeur du foin* et *Le Héron*, dernier roman publié en 1968 – Pier Paolo Pasolini présente l'auteur du *Jardin des Finzi-Contini* comme « un curieux écrivain réaliste », dont « la prose n'exprime pas la réalité, mais y renvoie ». Pour l'écrivain et cinéaste, dans les pages de Bassani le monde extérieur apparaît comme « éloigné, plongé dans une brume immobile ou une lumière absorbée, où tout est nécessairement absolu ». La source de ce réalisme impré-

gné d'une « réalité douloureuse », se trouverait dans « le regret du petit-bourgeois juif de n'être pas un petit-bourgeois quelconque, et son effort terrible pour sembler tel ».

Cette déchirure a alimenté la sensibilité profonde d'un écrivain qu'Italo Calvino considérait comme un des meilleurs de sa génération, grâce à sa capacité à mettre à nu « les contradictions de la conscience bourgeoise italienne », tout en les projetant dans une « tonalité crépusculaire ».

C'est d'ailleurs l'atmosphère crépusculaire et nostalgique que les jeunes contestataires de la « néo-avant-garde », au milieu des années 1960, reprochèrent violemment aux œuvres de Bassani, lequel, à leurs yeux, n'était qu'un représentant tardif du roman traditionnel et psychologisant hérité du XIX^e siècle. Le romancier se trouva ainsi au centre d'une polémique qui l'affecta beaucoup et à laquelle il répondit avec fermeté : « Ceux qui sont le plus souvent pris pour cible, c'est nous, les écrivains de la génération intermédiaire, nous qui sommes sortis de la Résistance en en conservant la tension morale et l'engagement politique. Ceux qui nous attaquent sont les bonnes âmes de la littérature. Ils croient en l'art, mieux en l'Art, au nom duquel chacun d'eux pense avoir droit à son comptant d'expériences. » Aujourd'hui, toutefois, ces discussions semblent assez lointaines, et les spécialistes préfèrent rappeler la magie secrète et presque désuète d'un écrivain à redécouvrir. ■

FABIO GAMBARO

L'éditeur du « Guépard »

L'édition est un chapitre important de la vie de Giorgio Bassani. De 1956 à 1963, l'écrivain dirigea deux collections chez Feltrinelli, où il publia notamment *Le Guépard*, de Tomasi de Lampedusa – dont le manuscrit avait été précédemment refusé par Vittorini, à l'époque chez Einaudi. Pour Bassani, le chef-d'œuvre de l'écrivain sicilien était « un exemple heureux de grand poème national, (...) un exemple indiscutable de littérature nationale-

populaire » qui « aurait plu à Antonio Gramsci ».

De ce passage dans le monde de l'édition, on retrouve aujourd'hui un intéressant témoignage dans *Giorgio Bassani, le jardin des livres* (éd. De Luca), le très beau catalogue d'une exposition récemment consacrée à l'écrivain. Organisée par l'Institut culturel italien de la mairie du VI^e arrondissement de Paris, l'exposition (qui devrait être prochainement présentée à Montréal) reconstituait l'uni-

vers de l'auteur du *Jardin des Finzi-Contini* à travers des tableaux, des photographies, des manuscrits... Un colloque à la Maison d'Italie, à Paris, les 12 et 13 mai, a également rappelé l'engagement de Bassani dans l'organisation écologiste Italia Nostra ainsi que sa passion pour la poésie. Les actes de ce colloque seront publiés par l'Institut culturel italien qui prépare aussi la première traduction française des poèmes de Giorgio Bassani. ■

F. G.

La terrible aventure de la volonté de survivre

Avigdor Dagan, mort le 29 mai à l'âge de 94 ans, en Israël, où il vivait depuis 1949, a été un écrivain au destin contrarié, couronné tardivement, en 2004, par le prix Jaroslav-Seifert, dans le pays dont il n'a jamais cessé d'écrire la langue, le tchèque.

Il était né Viktor Fischl, en 1912, dans une famille juive de Hradec Kralove, en Bohême de l'Est. Après des études à l'université de Prague, il s'exile en Angleterre pour fuir le nazisme. Il rencontre à Londres, en 1939, Jan Masaryk, futur ministre des affaires étrangères tchécoslovaque, dont il deviendra le conseiller. En octobre 1949, il s'installe en Israël, prend le nom d'Avigdor Dagan et la nationalité israélienne. Entre 1955 et 1977, il occupera diverses fonctions dans des ambassades, notamment au Japon, en Pologne, en Autriche.

Avant son émigration en Israël, et avant l'arrivée des communistes au pouvoir, il avait déjà publié plusieurs livres sous le nom de Fischl. Mais ensuite, il dut attendre la chute du régime pour retourner en Bohême et voir ses romans et poèmes paraître en République tchèque. Son roman le plus étonnant et le plus bouleversant, *Les Bouffons du roi* – dont les droits ont été achetés par le cinéaste Milos Forman –, bien qu'écrit en tchèque, a d'abord paru en hébreu, en 1982. Il a été traduit en français en 1991 (Flammarion), sans connaître le retentissement qui a fait dire à Elie Wiesel que « l'imaginaire coloré » de ce « romancier surdoué » était « d'une mystérieuse profondeur ».

Heureusement, Folies d'encre, petit éditeur-libraire, vient de donner une seconde chance à ce texte singulier. Tout commence dans un camp d'extermination, mais ce n'est pas pour autant un roman sur la vie en camp. Encore moins un témoignage autobiographique. Avigdor Dagan n'a pas été déporté et disait tenir certains détails des récits que lui avait fait son frère à son retour de camp.

Quatre prisonniers sont choisis pour être « les bouffons du roi », c'est-à-dire amuser le commandant Kohl et ses invités : un nain acrobate, un jongleur, un homme qui lit

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

dans les étoiles et un bossu médium, le narrateur. S'ils veulent sauver leur vie, ils doivent distraire et ne faire aucun faux pas. S'ils déçoivent, ils mourront. Ils sont obsédés par leur désir de survie, par un vouloir-vivre ne connaissant pas de limite. Le jeu devient plus cruel de soir en soir, jusqu'à imposer au jongleur de voir mourir sa femme sous ses yeux pour savoir si, troublé, il lâchera une balle. Il en serait mort. Aucune balle n'est tombée.

Quand le camp est libéré, le nain meurt très vite, écrasé par le train du retour, dont il était descendu un moment. C'est sur sa propre histoire, et celle des deux autres, le jongleur et le diseur de bonne aventure, que se concentre le narrateur, suivant chacun « après ». Avoir tant voulu survivre, pour

quoi faire ? Se venger ? Oublier ? Refaire sa vie – comme si on pouvait jamais la refaire ? Continuer alors ? Mais où et comment ?

Les chemins de ces trois-là vont se croiser de nouveau, en Israël, après, pour chacun, d'étranges aventures et désillusions. Mais, sous peine de détruire les subtils enchaînements et enchevêtrements de la narration d'Avigdor Dagan, il faut se garder de vouloir résumer, synthétiser ce qu'il montre, de détail en détail, d'incident en incident, de hasard en recherche, faisant monter une étrange tension dramatique.

Le personnage qui intrigue le plus est évidemment le jongleur, dont le sang-froid devant le meurtre de sa femme a scandalisé Max, celui qui lit dans le ciel. Le narrateur, lui, n'a jamais pu le condamner : « Depuis longtemps je ne crois plus qu'un homme peut condamner un autre homme sans avoir connu les mêmes souffrances ; avant tout, je ne peux oublier combien nous nous cramponnions à la vie, combien nous aspirions tous à survivre. »

C'est toute la réflexion et la méditation qui sous-tend ce roman très tenu, très tendu, écrit avec une sorte de tranquillité angoissante. Quand on a triomphé de l'horreur avec cette volonté irraisonnée de survivre, qu'est-ce que vivre ? Et est-on même encore vivant ? ■

LES BOUFFONS DU ROI (Dvorni Sasci)

d'Avigdor Dagan.
Traduit du tchèque par Claudia Ancelot, éd. Folies d'encre (9, avenue de la Résistance, 93100 Montreuil), 224 p., 17 €.

ZOOM



LE GRAND ROMAN DE BARCELONE de Sergi Pamiès
Par petites touches,

dans chacune de ces nouvelles, Pamiès fait basculer son lecteur dans une des failles de son univers. Tirant un brin de ficelle d'une situation banale (une jeune fille enceinte d'un homme célèbre, un homme qui s'ennuie le dimanche, un coup de foudre...), il le déroule en quelques phrases jusqu'au drame, l'inquiétude, l'explosion, l'absurde. Dans la plus pure tradition de la nouvelle, c'est au moment où s'achève chacun de ces quinze courts récits qu'une porte s'ouvre sur un imaginaire inquiétant ou cocasse. M. Si.
Traduit du catalan par Edmond Raillard. Jacqueline Chambon, 144 p., 14 €.

CHANSONS D'AMOUR AU LOLITA'S CLUB

de Juan Marsé
La critique espagnole a un peu boudé ce dernier roman de Juan Marsé, l'un de ses plus grands écrivains. Peut-être parce qu'il y abandonne ses thèmes récurrents, la misère et la déchéance des vaincus de l'après-guerre civile, les illusions perdues des pauvres sans destin avec pour cadre les quartiers populaires de Barcelone. On y retrouve pourtant sa tendresse pour des personnages sans issue, les prostituées d'un bar de bord de route, dans une petite ville, non loin de Barcelone, importées comme une marchandise, un garçon trop simple d'esprit ou un flic mauvais garçon aux manières d'Humphrey Bogart et au cœur plus tendre qu'il n'y paraît. M. Si.
Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu. Christian Bourgois, 304 p., 25 €.

L'OMBRE DE L'EUNUQUE

de Jaume Cabré.
En deux parties et quatre mouvements calqués sur le Concerto à la mémoire d'un ange d'Alban Berg, ce roman mélancolique enlace le destin de deux hommes, le (parfois) narrateur Miquel Gensana, et son oncle Maurici Sicart, héritiers d'une grande famille bourgeoise de Barcelone. Si Miquel dans sa jeunesse s'est investi dans la lutte antifranquiste, il ne lui en reste que des souvenirs, comme de sa passion pour une jeune violoniste ou de ses ambitions. Quant à Maurici, historien et mémorialiste de la famille, il a embrouillé les cartes à sa guise, par désespoir et par vengeance. Tout cela appuyé par un style qui se joue des conventions et servi par une traduction magnifique. M. Si.
Traduit du catalan par Bernard Lesfargues. Christian Bourgois, 500 p., 27 €.

La Catalogne est l'invitée d'honneur du deuxième festival toulousain qui se tient jusqu'au 18 juin

Barcelone-sur-Garonne

Avec 5 millions de touristes en 2005, Barcelone est une des villes les plus visitées d'Europe. Appréciée pour son architecture, ses musées, son ambiance, ses boutiques, idéalement située entre mer et montagne, la ville – ainsi que la Catalogne – est invitée au Marathon des mots de Toulouse (Barcelone le sera aussi, en 2007, à la Foire du livre de Francfort). Pour ceux qui y vivent, la réalité est complexe. Capitale d'une des régions les plus riches d'Espagne, la Catalogne, Barcelone vit entre deux cultures, entre deux langues, catalane et espagnole, entre deux gouvernements aussi, puisque l'Espagne administrative est presque fédérale et que les Catalans se prononceront par référendum, le 18 juin, sur un statut qui devrait leur conférer encore plus d'autonomie, alors que certains réclament l'indépendance. Les écrivains reflètent ce contexte compliqué.

Mercé Ibarz, romancière et journaliste, dont les romans écrits en catalan ne sont pas publiés en espagnol (mais traduits en français chez Tinta Blava) parle de « *lletaferit* », un mot qui au sens propre signifie « blessé par la parole ». « *Ce n'est pas simplement le problème de la langue, explique-t-elle. Ces dernières années, la ville est devenue très contradictoire : ne pas savoir qui on est, ne pas décider ce qu'elle est, entre des élites classiques et brutales et les classes populaires...* » Dans le quartier de l'Eixample, dit-elle, « *à côté d'une demeure seigneuriale se dresse un immeuble érigé, et derrière ces façades restaurées avec l'aide de la mairie se cache une misère presque alarmante. Tout est dans les mains de gestionnaires ou d'okupas (squatters). La ville est devenue un plateau de cinéma et la bourgeoisie a été remplacée par les spéculateurs et l'argent sale* ».

Né dans ce même quartier, Jaume Cabré pense en être à son « *opus 25* », mais ses romans écrits en catalan (traduits chez Christian Bourgois) ont « *plus de lecteurs en France ou en Hongrie* » qu'en Espagne. Il se revendique indépendantiste et rejette la monarchie. Dans l'un de ses romans, *Les Veus del Pamano* (« les voies du Pamano »), il raconte les maquis qui luttèrent à la fois contre Vichy et Franco dans un petit village des Pyrénées. « *Ici, la lutte antifranquiste a toujours eu des composantes nationales qu'il n'y avait pas, par exemple, à Madrid* ». Pour lui, « *les Catalans sont les juifs d'Espagne, critiqués, marginalisés, les écrivains catalans n'existent pas pour les Espagnols* ».

Autre regard, celui de Sergi Pamiès (publié chez Jacqueline Chambon), né en France, fils d'exilés, revenu à 11 ans, et qui, chaque fois qu'il passe la frontière, cherche « *une maison de la presse et un*



Quartier du Raval, Barcelone. JUAN MANUEL CASTRO PRIETO/VU

café ». Son choix du catalan est « *plus vital qu'idéologique* », parce que c'est la langue de la Catalogne, celle de sa mère, elle-même écrivain. Ses trois identités, française, espagnole et catalane, « *ce ménage à trois, cette partouze permanente* », lui ont permis « *de n'en avoir aucune* ». Lui aussi est frappé par la complexité et les ambiguïtés ambiantes. Le choix de Francfort, dit-il, a déchaîné « *un typique spectacle catalan. On va essayer que tout le monde soit fumasse. Dès le deuxième jour, on a tiré les haches, les couteaux et le poison...* ».

« Fabrique de héros »

Il y a aussi des outsiders, comme José Carlos Llop (éd. Jacqueline Chambon), qui vient de Majorque, où l'on parle aussi catalan. Il a fait ses études à Barcelone au milieu des années 1970 (le Caudillo est mort en 1975), où régnait « *un mouvement anarchiste festif* » et entretient une relation étroite avec la littérature catalane : « *J'ai été formé dans deux langues, deux littératures, la catalane est d'ailleurs plus francisée et pouvait être une voie d'accès à la culture française* », dit-il.

Ou encore Javier Tomé (chez Christian Bourgois), qui se dit écrivain aragonais et citoyen de Barcelone. Il s'élève contre la littérature réaliste de la guerre civile, cette

« *fabrique de héros* », qui rend, dit-il, difficile l'acceptation d'une littérature plus moderne, mais pense qu'entre langue catalane ou espagnole chacun doit faire ce qu'il veut. « *Tant Mendoza que Marsé sont des écrivains catalans* ».

Justement, l'un des plus grands écrivains barcelonais, Juan Marsé, se situe loin du débat. « *Je ne suis pas nationaliste, je n'ai pas le sens de la patrie. Pour moi, c'est un machin sentimental qui ne produit que des absurdités catastrophiques, mais j'appartiens à la différence de la Catalogne et de sa langue* ». Il a toujours écrit en castillan, et changer aujourd'hui serait « *opportuniste et absurde. Mais c'est une option légitime, et la culture catalane, si longtemps intensément réprimée, a besoin d'appuis* ». Il regrette que les Français comprennent mal l'Espagne : « *C'est une conséquence du franquisme, nous avons été pendant quarante ans le trou du cul du monde. Qui pouvait s'intéresser à une écriture, un cinéma, des essais soumis à la censure ? Franco est mort, mais la méfiance persiste* ». Dans son prochain roman il parlera de son enfance et de son statut d'enfant adopté. « *Mais ce n'est pas une obsession identitaire, juste de la curiosité. Si j'apprenais que j'ai des origines chinoises, je serais enchanté !* » Il ira à Toulouse, par amour de la ville, mais sur-

tout pas à Francfort : « *C'est l'occasion de laisser la place aux jeunes écrivains catalans* ».

L'autre écrivain phare de Barcelone, Eduardo Mendoza, a fait le même choix du castillan : « *C'est ma langue, ma culture, même si j'écris aussi des pièces de théâtre en catalan* ». Son nouveau roman, *Mauricio o las elecciones primarias* (« Mauricio ou les élections primaires »), un livre « *doublément sérieux, parce qu'il n'y a pas de plaisanteries et de par son contenu* », en cours de traduction (Seuil), aborde le début des années 1980, à Barcelone, en période électorale. « *Après la dictature, les premières élections sont décisives, chargées d'émotion. Plus tard, l'ennui s'installe, surtout dans un pays habitué aux duels à mort, qui doit apprendre à jouer avec des pistolets déchargés, mais c'est le début de la vraie démocratie* ». Quand il a commencé à écrire, Barcelone était une petite ville, « *un peu marginale et littérairement vierge* », mais tout a changé en 1992. La ville s'est trouvée transformée par les Jeux olympiques, alors que « *l'on croyait qu'il n'en resterait que des édifices inutiles. C'est une ville caméléon, qui s'adapte. Même si, comme disait Vazquez Montalban, "contre Franco, on vivait mieux"* ». ■

MARTINE SILBER

Installée en Auvergne, la maison d'édition Tinta Blava publie des ouvrages traduits du catalan en français

« L'encre bleue » de Llibert Tarrago

Journaliste et auteur d'un *Guide intime de Barcelone* aux éditions Autrement, spécialiste de la communication, Llibert Tarrago vit à présent une nouvelle aventure, celle d'éditeur, après avoir créé, il y a deux ans, la maison Tinta blava, qui publie exclusivement des ouvrages traduits du catalan en français.

Né en France, ce fils de républicains espagnols exilés – son père fut déporté à Mauthausen – a toujours vécu entre trois langues, le français, le castillan du père et le catalan maternel. Mais, au-delà des faits, l'histoire de sa famille a rattrapé l'homme. « *Avant, c'était en moi sans plus, mais je fais actuellement le voyage que ma mère n'a pas pu faire. A Barcelone, elle était rayonnante, en France, il y avait toujours un voile* ». Il se partage aujourd'hui entre l'Auvergne, où est installée Tinta Blava, et Barcelone, de plus en plus.

C'est en écoutant sur France Culture une adaptation théâtrale du roman *La Place du diamant* (Gallimard) qu'il découvre cette grande dame qu'était Mercè Rodoreda, alors qu'il n'avait pas la moindre idée qu'il pouvait exister une littérature catalane. Il lit beaucoup et germe alors en

lui l'idée d'associer cette recherche personnelle et « *une activité permanente* ». Elle jaillira d'une rencontre dans une taverne basse avec Henry Dougier, directeur d'Autrement, et l'éditeur catalan Oriol Castanys. Dès le lendemain, il est dans le bureau de M. Castanys pour lui demander ce qu'il devrait traduire en premier lieu. « *Sans même se retourner, il a attrapé derrière lui, sur une étagère, Pierre d'Éboulis, de Maria Barbal, un roman qui en est, ici, à sa cinquantième édition depuis sa publication, en 1985* ».

Vision réductrice

Il ne connaît rien à l'économie du livre et de l'édition, mais il choisit soigneusement ce nom : Tinta Blava (« encre bleue »). « *Quelque chose qui nous distingue, un nom court qu'un cerveau français puisse s'approprier et qui ait du sens, comme le bleu de Miró* ». Mais il n'a pas pensé que, pour les Espagnols, le bleu reste la couleur des milices phalangistes, alors il n'a pas fini d'expliquer qu'« *on a bien le droit de s'approprier une couleur* ». Il passe ensuite beaucoup de temps à définir la taille des ouvrages, la typographie, les

aplats. La littérature générale aura des couvertures rouges, les polars, jaunes.

Il publie ce qu'il a envie de faire découvrir, partant du principe que ce qui l'intéresse peut intéresser un lecteur français, et s'offre même le plaisir de rééditer *La Rue des Camélias*, de Mercè Rodoreda, dont les traductions françaises sont dispersées chez différents éditeurs. Il s'agace de la vision réductrice que l'on a en France de Manuel Vázquez Montalbán – « *Il était aussi poète, chroniqueur* ». Mais il élimine tout ce qui lui semble trop « *régionaliste* » et préfère ce qui est « *original et universel* » pour

montrer « *la réalité d'une littérature normale, même si le poids de l'histoire reste formidablement présent, avec les spécificités catalanes et celles dues à la guerre civile* ».

Mais Llibert Tarrago veut aussi sortir du « *roman de ville, et de Barcelone* » et ce sera, outre *Pierre d'Éboulis*, qui parle d'une famille paysanne des Pyrénées, ou les romans de Mercè Ibarz, ceux de « *la frange* », la Catalogne aragonaise. Et même un Catalan français, Joan-Lluís Lluís avec *Le Jour de l'ours*. Sans oublier les romans policiers, *Petit à petit l'oiseau fait son nid* de Jaume Fuster, qui a étudié dans les écoles catalanes, a

dépassé le million d'exemplaires, ou encore *Le Rapt, la mort et le Marseillais*, d'Albert Salgado.

Et il ajoute : « *Je ne suis pas une ONG d'une langue minoritaire, ce qui prime, c'est le texte* ». Il continue à déchiffrer son « *petit jardin, cette littérature à la dimension du pays* », se propose d'éditer de cinq à sept livres par an, et aimerait s'« *adosser à une grande maison* ». Lui qui refuse le débat sur la catalanité qui lui empoisonne l'existence, il se plaît à envoyer ses auteurs se confronter à l'extérieur de « *leur pays de cocagne* ». Comme à Toulouse. ■

M. SI.

Les grandes étapes du Marathon des mots

Jeudi 15 juin

Écriture, de Marguerite Duras, interprété par Jacques Higelin (TNT, 18 heures) ; rencontre avec l'éditeur Christian Bourgois, invité d'honneur du Marathon des mots (librairie Ombres blanches, 18 h 30) ; carte blanche à la Filmothèque de Catalogne (Cinémathèque, 20 h 30).

Vendredi 16 juin

Débat « La paix maintenant » avec Aharon Appelfeld et Rachid Boudjedra (librairie Privat, 11 h 30) ; rencontre avec Umberto Eco (librairie La Renaissance, 14 heures).

Samedi 17 juin

Lecture d'Enrique Vila-Matas (Théâtre Sorano, 17 heures) ; carte blanche à Russell Banks (Cinémathèque, 20 h 45).

Dimanche 18 juin

Lecture de *La Montagne de l'âme*, de Gao Xingjian (Saint-Pierre-des-Cuisines, 11 heures) ; Marguerite Duras, lectures d'inédits (TNT, 18 heures).

Programme complet :

www.lemarathondesmots.com
Renseignements : 4, rue Clémence-Isaure, 31000 Toulouse. Tél. : 05-61-23-19-35.

Le monologue fluide, simple et poignant de Françoise Henry

Une inconsolable souffrance

LE RÊVE DE MARTIN
de Françoise Henry.

Grasset, 224 p., 14,90 €.

Le bonhomme marche, résolu, tournant le dos à la vie qui le rejette. Il a 12 ans, un sandwich pour simple provision, une gourde et un sac avec quelques effets. Il part, sans se retourner, « *comme on le dit dans les histoires* ». C'est un 9 mai. Le 9 mai 1940.

Soixante-cinq ans plus tard, jour pour jour, le voici à nouveau sur la route, clandestin, en fuite, en rupture avec la maison de retraite où nul ne prévoyait cette ultime échappée. Comme un retour aux sources d'une inconsolable souffrance. La sienne – celle d'un enfant abandonné des siens, placé comme valet de ferme auprès d'un couple sans enfants, les Badet, dont il devient une sorte d'esclave ou de souffre-douleur, avant peu à peu d'être adopté, compagnon de partie de pêche ou garde-malade. La souffrance de sa mère qui l'a sacrifié, comme le gage nécessaire pour que ce fruit d'un adultère fulgurant ne vienne pas rompre l'harmonie escomptée d'une union simple, féconde et sans histoire. Aussi vient-elle à sa rencontre, enfin, par-delà la mort, le jour où Martin s'échappe, reprend la route, lui qui n'a pas vécu, seulement attendu que la vie qui passe l'invite à son bord. En vain.

Du ciel – ou d'ailleurs, mais qu'importe ! – elle observe son petit, en chemin vers elle, enfin, pour des retrouvailles devenues possibles. Quand le père Badet est mort, au bord de sa tombe, par un « *vrai temps de pêche* », c'était prématuré : « *Tu avais l'air effondré. Je t'ai serré dans mes bras, mais c'est comme si je ne serrais personne. Je n'ai rien senti contre moi, à peine ton corps... Où étais-tu, Martin ? Ne pouvais-tu donc te serrer dans mes bras... Désormais nous sommes tous les deux en route vers la légèreté.* » Est-ce le salut ? Ou le partage d'une infirmité ? « *Je suis malade, Martin, depuis toujours. J'ai la maladie de la légèreté. Je suis redevenue un oiseau, le sais-tu ?* »

En un long monologue, fluide, simple et poignant, sans concession ni fard, la mère livre enfin à Martin le secret de son destin. Elle fut séduite par Antoine, l'instituteur, dont l'enfant de l'amour



Françoise Henry, 2006. PHILIPPE MATSAS/OPALE

garde la marque trop gracieuse, et resta fidèle à Louis – partagé entre le pardon et l'obstination de la sanction. La confession blesse sans doute, mais elle crève l'abcès, quand la mort est la seule échappée.

Dans l'obscurité d'une nuit de mai, le verdict est rendu : « *Observateur de la vie, resté à l'orée d'un festin auquel tu attendrais qu'on t'invite, mais on oublie de le faire parce que tu es trop discret, et que tu n'iras jamais exiger ton billet d'entrée.* » Avec l'évidence de l'issue : « *Dis-moi, tu l'as eue cette idée, Martin ? Dis-le-moi. Tu l'as eue cette idée de t'enfuir à jamais ?* »

« Une immense oreille »

Si Léontine, la cadette de Martin, qui souffrit tant de l'éviction de ce frère si attentif, assure le lien que la mère refuse, elle ne peut régler le contentieux de ces deux-là et s'échappe, s'éloignant « *comme une histoire dansante tellement étrangère à la tienne* ».

Cette vie, c'est seulement l'attente, le silence. « *Tout va très vite dans la mentalité des campagnes, on vous case, on vous enferme, on vous raye. "Il ne change pas", dirait-on avec un léger sourire – comment pouvais-tu changer en menant une vie immobile ? Tu ne dérangerais personne. Tu y gagnerais, en échange, cette sorte de*

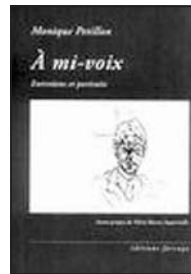
personnalité qu'on prête aux gens seuls, dont on dit qu'ils "n'ont pas fait leur vie", soit qu'ils ont un caractère difficile et ne supportent aucune compagnie, soit parce qu'ils ont vécu une déchirure. » L'écoute, surtout. Ce qu'espère sa mère qui l'appelle, comme une sirène pour l'enchaîner à elle. « *Tu es devenu cela, Martin ? Une immense oreille ouverte ? Et tu m'entends encore...* »

Après les Badet, il y aura d'autres familles de substitution, avec ces Parisiens qui l'affranchissent de son statut infantile. « *Un regard, oui, ils étaient un regard. Premier regard posé sur toi ! N'ont-ils pas été les seuls, parmi tes quelques connaissances, à te dire "vous" ? – alors que tout le monde te tutoyait, grands et petits, faisant de toi un éternel enfant, un éternel p'tiot. (...) Eux t'ont respecté.* » D'ailleurs à eux seuls, Martin put parler de sa véritable mère. Le jour de sa mort. « *Depuis que j'étais morte, je t'appartenais autant qu'aux autres.* »

La phrase de Françoise Henry a la sobriété et la limpidité de son propos. Comédienne et auteur dramatique, elle sait donner à entendre la confession de la mère comme, dans son mutisme même, la douleur de Martin. Le tour de force ne vise aucune virtuosité mais l'émotion seule. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

ZOOM



À MI-VOIX. Entretiens et portraits,

de Monique Petillon
Chaque critique littéraire suscite, crée autour de lui une société d'auteurs. Les livres qu'il lit, les écrivains qu'il rencontre donnent chair et substance à ce regroupement informel. C'est l'effet que produit ce livre de Monique Petillon qui rassemble la meilleure part des articles qu'elle a signés dans « *Le Monde des livres* » depuis trente ans. Silvia Baron Supervielle, dont l'auteur suit l'œuvre avec fidélité et attention, a raison, dans sa préface, de reprendre la belle expression de

Philippe Jaccottet, « *transaction secrète* », pour désigner le commerce singulier que le critique entretient avec l'œuvre dont il parle ou, comme aime le faire Monique Petillon, avec l'écrivain qu'il interroge. Même si la poésie – d'André du Bouchet à Claude Esteban et Jacques Réda, de Dominique Fourcade à Jean-Michel Maulpoix – est présente, plus qu'ailleurs, en majesté, c'est plutôt un brouillage des limites de genre qui domine dans ce choix d'articles. P. K.
Farrago, 320 p., 18 €.

UNE ENFANCE LINGÈRE, de Guy Goffette

Une petite culotte de satin bleu roi gardée malgré le temps comme un doudou d'enfance. Jamais revue Jeanine, la fille des voisins... Après *Un été autour du cou* (Gallimard, 2001), Guy Goffette poursuit en éclats le récit de ses premiers émois. Moins tragique cette fois, ou moins grave si l'on veut. Ce sont des froissements de soie. Des histoires de peau. De touchers interdits. Simon vagabonde entre dégoût et désir. Il découvre à tâtons comment on déshabille la vie. L'oncle Paul le laisse plonger dans le secret de ses cartons de représentant en bonneterie. C'est tendre d'exactitude. Fidèle. Proche. Et troublant... X. H.
Gallimard, 168 p., 14 €.



NE QUITTEZ PAS, de Marie-Magdeleine Lessana.

C'est l'histoire d'une réconciliation avec soi, avec les autres, avec le passé. Louis Miliac, père de famille, médecin installé, prend conscience de « *l'abyssale inconsistance de sa vie* ». De sa fenêtre, il observe un homme à qui il invente une vie sentimentale. Cet « *homme-fiction* » l'aide peu à peu à devenir « *l'homme qu'il n'arrivait pas à être* », et à faire surgir une identité juive étouffée. Le dispositif narratif, qui alterne les chapitres « *je* » et « *vous* », réussit à créer un troublant effet de miroir entre héros et narrateur. Les

atermoiements du cœur sont joliment décrits. Malgré quelques dialogues pseudo poétiques et des références psychanalytiques un peu lourdes, ce récit d'une crise de la cinquantaine, observée de l'intérieur à la manière d'un paysage psychique, échappe aux clichés. Fa. C.
Maren Sell, 240 p., 17 €.

LETTRÉ À PERSONNE, de Roger Laporte

Une vie, ce grand livre sans exemple ni postérité publié en 1986 chez POL, inventait un genre parallèle à l'autobiographie et parfaitement distinct d'elle. *Une vie* marquait également, selon des modalités particulières, le terme volontaire de l'existence littéraire de Roger Laporte, qui mourut en avril 2001. En fait, c'est quatre ans plus tôt, en achevant la dernière section de ce volume, *Morlando*, qu'il mettait fin, « *délibérément (et peut-être en toute connaissance de cause)* », à son œuvre ». Datée de décembre 1982 à février 1983, cette *Lettre* est l'ultime tentative d'explication de ce geste de renoncement, de ses modalités, et de son après. Philippe Lacoue-Labarthe et Maurice Blanchot, qui accompagnèrent Laporte dans un véritable compagnonnage de pensée, sont encore présents dans ce volume. P. K.

Lignes & Manifestes, 90 p., 12 € Chez le même éditeur : cahier collectif, *Pour Roger Laporte*, dirigé par François Dominique, 110 p., 13 €

ON M'A VOLÉ MON ENFANCE, de Diaryatou Bah avec Sylvia Tabet

Une jeune Guinéenne, immigrée aux Pays-Bas puis en France, témoigne. Élevée au sein d'une famille polygame, illettrée, mariée de force, elle devient l'esclave sexuelle et domestique d'un mari violent, qui se révèle être un marabout et un trafiquant de faux papiers. Le propos sonne juste et, à travers le regard de Diaryatou, nouvelle Candide, un coin du voile se lève sur la condition des femmes africaines, le choc des cultures, l'intégration. Fa.C.
Anne Carrière, 352 p., 18,50 €.

Quand le deuil devient hymne à la vie Un amour irradiant

LA MORT DE LARA
de Thierry Consigny

Flammarion, 90 p., 12 €.

Terrible sujet que la mort d'un enfant – ici, Lara, petite fille de 4 ans. Elle a deux sœurs et deux frères, des parents qui décident de vivre la semaine dans deux villes différentes et qui ne se comprennent pas. Le week-end du drame, qui a lieu à Mantry dans le Jura, son père venu de Paris, et Marie, sa mère, se sont disputés : « *C'était atroce.* » C'est l'été, les vacances, la torpeur, Lara échappe à la vigilance de ses parents, se noie dans une piscine, est secourue, réanimée, son cœur repart. A l'hôpital de Lons elle tombe dans le coma. Elle est transférée à Besançon. Sur le chemin, dans la voiture avec Marie, son père « *a vu, il a senti Lara (...)* Elle était transformée en amour pur, infiniment belle et infiniment joyeuse. Irradiante d'amour et d'une certaine façon dépourvue de volonté : aimant entièrement et aimant seulement ». Dans la voiture encore, le père de Lara parle beaucoup à Marie pour tenir nerveusement, il décrit ce qu'il sent et qu'elle ne peut pas voir, pas sentir, mais

Marie le croit, le ciel est splendide et c'est presque frénétiquement qu'ils parlent d'amour, qu'il lui parle d'amour, lui demande « *pardon de l'avoir mal aimée* ».

Lara meurt à Besançon. Ses parents savent que le destin a « *ramassé ses énergies pour exécuter son coup* » : leur énergie et celle de la petite. Sa volonté. Ils en sont persuadés, ne peuvent pas douter, même si cela paraît absurdes ou mystique : Lara a décidé de partir... La famille et les amis se resserrent autour du corps de la fillette, qui sera enterrée à Paris et dont on portera le cercueil, à pied, de la rue de Seine à l'église Saint-Germain-des-Prés. « *L'amour de Lara inspirait tout, sans que, même si vous faites partie de ceux que les effusions indisposent, vous eussiez pu être troublé par un excès de sentiment.* »

Ce récit poignant, le premier de Thierry Consigny, ne sombre jamais dans la plainte. Le narrateur se refuse à confondre la souffrance et le mal. Pas de lamento. C'est la performance. La mort de Lara est un hymne à la vie, à l'amour fou d'un père pour sa fille. Et ce père, c'est Thierry Consigny lui-même. ■

VINCENT ROY

Une étonnante traversée métaphorique Entretien avec Satan

LA TRAVERSÉE DES ALPES
de Denitza Bantcheva

Ed. du Revif, 754 p., 19 €.

D'abord, à peine le livre ouvert, le critique est découragé. Il hésite d'autant plus devant ces centaines de pages que, en caractères utilisés habituellement pour la production romanesque, il en aurait fallu plus de deux mille. Il est vrai que le chemin est long de cette traversée que l'on découvre peu à peu métaphorique.

Denise, venue à Paris de son sinistre pays de Pleunk, trouve préférable « *un contrat passé avec Lui* » à une vie vouée « *au morne choix du Bien* ». Le problème est de rencontrer Lui, mais c'est assez facile quand on fait des études littéraires ; en effet, « *ce sont les gens de lettres que Lucifer visite le plus* ». Et voici Denise en Faust au féminin à la recherche du Malin sans en « être énamourée », et le lecteur pris par la multitude des situations, la découverte des personnages qui croisent la route de Denise dans sa longue marche vers son « Gros Œuvre », une vaste autobiographie. Sera-ce une victoire comme celle d'Hannibal franchissant les

Alpes, ou une défaite, comme on peut en subir devant une entreprise trop ardue ? Denise a beau nous conseiller de « *laisser tomber (les) questions issues de la logique ordinaire* », conversant avec Satan ou un écrivain jadis hanté lui aussi, son histoire laisse sa place au réalisme : Denise sert dans un restaurant, elle élabore des conseils pour la protection des femmes seules dans les métros de la nuit, bref, elle n'est pas la victime consentante d'un incubé.

Française d'origine bulgare, Denitza Bantcheva – elle a consacré d'importants ouvrages sur Jean-Pierre Melville, Joseph Losey et a dirigé le *Dossier H* de L'Age d'homme sur Joseph Delteil – maîtrise d'une façon rare l'anachronisme, la féerie, le réalisme, et ici, avec des notes d'humour et une subtile dénonciation des « *pesanteurs du monde moderne* », elle rejoint la littérature dite diabolique qui va du *Là-Bas* de Huysmans aux *Versets sataniques* de Rushdie. Quantité et qualités confondues, c'est là un roman comme on n'en fait plus. Au siècle du SMS, il demande une espèce de courage de lecture, mais qui sera abondamment récompensé. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

ZOOM



ARTS PRIMITIFS ; REGARDS CIVILISÉS, de Sally Price
Ce livre décapant, publié en 1989 aux Etats-Unis, avait pour but de mettre à plat le statut de

l'art « primitif » au sein de la société occidentale. L'auteur, anthropologue et historienne, s'appuyait sur une enquête effectuée auprès du « monde de l'art » (conservateurs, artistes, collectionneurs, marchands). Il est réédité aujourd'hui, augmenté d'une importante préface de Maurice Godelier. L'ethnologue français note l'évolution rapide de l'antagonisme qui, il y a peu de temps encore, opposait les partisans radicaux de l'approche esthétique aux tenants de l'ethnologie pure et dure. Il insiste par ailleurs sur la transformation de l'objet et de sa signification sous l'action des nouveaux regards qui sont portés sur lui. *E. de R.*
Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, 208 p., 18 €.

ARTS ET PEUPLES DE L'AFRIQUE NOIRE

Introduction à une analyse des créations plastiques de Jacqueline Delange, édition revue par Lidia Meschy, préface de Michel Leiris. Jacqueline Delange, aujourd'hui décédée, avait signé avec Michel Leiris une histoire de l'art africain. Elle restitue ici l'univers esthétique où s'est épanouie cette création. *E. de R.*
Gallimard, « Folio essais », 334 p., 8 €.



ARTS PREMIERS, INDIENS, ESKIMOS, ABORIGÈNES, de Bérénice Geoffroy-Schneiter
Second volet de son exploration

des « Arts premiers », l'auteur aborde ici les arts amérindiens, eskimos et aborigènes. C'est-à-dire le versant « onirique » selon André Breton et les surréalistes, de cette création dite primitive. Une introduction pédagogique qui veut réconcilier les discours esthétiques et ethnologiques. *E. de R.*
Assouline éd., 400 p., 30 €.

ARTS D'AFRIQUE, DES AMÉRIQUES ET D'OcéANIE

d'Etienne Féau, Pascal Mongne et Roger Boulay
Les auteurs établissent eux aussi une sorte de guide des arts des trois continents que l'on retrouve au Musée du quai Branly. En rappelant que les pays sources ne peuvent être tenus à l'écart de la célébration d'un art né chez eux et qui connaît, aujourd'hui encore, de beaux développements. *E. de R.*
Larousse, 240 p., 27 €.

LES ARTS D'AFRIQUE

Alain-Michel Boyer
Quatre parties traditionnelles : l'histoire, les formes et les styles, les objets usuels et rituels, les aires culturelles. Mais la pédagogie de l'auteur passe surtout par l'image. Les 450 illustrations sont accompagnées de longues légendes précises qui détaillent et expliquent chaque objet. *E. de R.*
Hazan, 384 p., 27 €.

L'ART AFRICAIN

d'Hélène Joubert
Conservatrice chargée des collections africaines au Musée du quai Branly, Hélène Joubert nous livre ici une approche de l'art du continent noir sur la base d'objets appartenant tous à son établissement. Elle n'oublie pas de nous les montrer « en situation » grâce à des photographies qui précisent leurs sens et leurs fonctions dans les sociétés africaines. *E. de R.*
Scala éd., 128 p., 15 €.

Deux rééditions :

– **Arts premiers, le temps de la reconnaissance**, de Marine Degli et Marie Mauzé, Gallimard, « Découvertes », 128 p., 13,10 €.
– **Dictionnaire de l'Afrique, Histoire, Civilisation, Actualité**, de Bernard Nantet, Larousse, « In extenso », 356 p., 20 €.

D'extraordinaires récits polyphoniques rassemblés par Bernard Saladin d'Anglure

Mythes au pays des Inuits

ÊTRE ET RENAÎTRE INUIT
Homme, femme ou chamane
de Bernard Saladin d'Anglure

Préface de Claude Lévi-Strauss, Gallimard, « Le langage des contes », 432 p., 28 €.

En 1822, le capitaine Parry et son second, le capitaine Lyon, passèrent un interminable hiver à proximité de la terre de Baffin, en face de la petite île Igloodik. Les navires des deux marins britanniques partis à la recherche du fameux « passage du Nord-Ouest » de l'Atlantique au Pacifique étaient immobilisés, pris par les glaces. Les officiers en profitèrent pour faire plus ample connaissance avec la population inuit locale, connue à l'époque sous le nom d'Esquimaux. Quand, en 1883, l'anthropologue allemand Franz Boas se rendit pour la première fois dans le Grand Nord canadien, il avait dans ses bagages le récit du voyage de Parry et de Lyon et pour destination l'île d'Igloodik – qu'il ne put atteindre. Le Danois Knud Rasmussen eut plus de chance que lui : il conduisit une expédition (1921-1924) dans ces parages pour observer le mode de vie des habitants d'Igloodik. En 2001, l'ilot fit encore parler de lui. Au Festival de Cannes, cette fois, où un Inuit d'Igloodik, Zacharius Kunuk, recevait la Caméra d'or pour son film, *Atanaarjuat, la légende de l'homme rapide*.

L'histoire sur laquelle est basé le scénario, une histoire de vengeance longuement recuite, tient à la fois du mythe et de l'épopée historique. Elle occupe une large place dans le très beau livre de Bernard Saladin d'Anglure, *Être et renaître inuit, homme, femme ou chamane*.

Cela fait un demi-siècle que l'auteur sillonne le pays des Inuits, dont il parle bien sûr la langue. Depuis plus de trente ans il fait des séjours prolongés à Igloodik, multipliant les études savantes et les films documentaires. Certains Inuits, nous dit-il, prétendent garder le souvenir d'une vie intra-utérine qu'ils décrivent avec un grand luxe de détails. Une de ses informatrices lui raconta même sa vie « d'avant, quand elle était son grand-père maternel ». Cette instabilité sexuelle qui débouche sur des rapports de parenté alternativement masculin et féminin appelle une médiation. Dont est chargé le chamane, seul apte à transgresser les genres (masculin-féminin, humain-animal) et capable d'entrer en relation avec le monde des esprits.



« Atanaarjuat, la légende de l'homme rapide » film de Zacharius Kunuk. COLL. CAHIERS DU CINEMA

D'où le titre du volume, élaboré à partir de récits recueillis par l'auteur auprès d'informateurs différents. Une des caractéristiques du livre tient à sa forme. Le récit synthétisé par Bernard Saladin d'Anglure apparaît en caractère gras, tandis que le commentaire qui s'insère dans l'histoire est en maigre. Claude Lévi-Strauss, l'auteur de la préface, remarque que le lecteur a ainsi « l'impression de voir se dérouler, comme sur un écran, l'histoire composée en plus gros corps, et d'entendre à l'arrière-plan la voix du commentateur ».

Ce procédé quasi cinématographique, loin de ralentir la perception du mythe, transforme effectivement le texte en une curieuse polyphonie. D'autant plus que les « histoires » rapportées par les interlocuteurs de Saladin d'Anglure renvoient à des éléments que l'on peut retrouver dans d'autres récits. C'est le cas de certains des épisodes des pérégrinations du couple incestueux, Frère-Lune et Sœur-Soleil, qui peut être considéré comme un long processus de différenciation des éléments contraires : femme-soleil-été-terre-sud et homme-lune-hiver-monde marin-nord. Ce thème est même développé sous une forme plastique. Les masques mi-riant, mi-grimaçant fabriqués notamment chez les Yupiks (Inuits d'Alaska) reprennent cette dualité.

Cette longue chaîne de récits polyphoniques nous permet donc de voyager au cœur de la pensée inuit. Ces histoires nous racontent la genèse de la vie humaine, ses relations ambiguës avec le monde animal et avec les esprits célestes ; elles nous font part d'inquiétudes métaphysiques qui sont de tous les temps et de toutes les latitudes : pourquoi les sexes sont-ils différenciés ? Pourquoi certains couples sont-ils stériles ? Pourquoi doit-on vieillir ? Pourquoi faut-il faire la guerre et mourir ? Les âmes des défunts se réincarnent-elles dans les nouveau-nés ? Parfois les mythes sont là pour stigmatiser certaines « déviances » sociales qui vont du refus du mariage imposé (la fille rebelle) au tabou de l'inceste (Frère-Lune et Sœur-Soleil).

La connaissance chamanique

A travers ces récits, la condition féminine apparaît comme difficile face à l'homme chasseur, élément dominant de la société inuit. Les échappatoires offertes à la femme battue, violée ou stérile sont limitées et pleines de risques : elle doit changer de sexe dans une autre vie, se faire féconder par un esprit, s'échapper dans un autre monde ou manger ses proches parents décédés afin d'acquérir des pouvoirs de guérisseuse. Le succès d'Itijjuq, rare modè-

le de la femme émancipée dans cette société machiste, passe là encore par le chamanisme, pivot de la société inuit traditionnelle.

Car pour résoudre les crises et les conflits, la voie privilégiée par la tradition est « le recours au chevauchement des frontières », nous dit Bernard Saladin d'Anglure. Et seul le chamane peut transgresser les mondes masculin et féminin, humain et animal, celui des vivants et celui des morts, le visible et l'invisible. Aussi l'accession à la connaissance chamanique est-elle conçue comme une nouvelle naissance.

Naissance qui peut-être dramatique comme les circonstances qui contraignent une jeune femme, Ataguttaaluk, dans les premières années du XX^e siècle, à se livrer au cannibalisme. « Son aventure extraordinaire », note Saladin d'Anglure, « à la fois exemplaire et hors du commun, comme preuve de courage, de résistance et de volonté de survie, mais aussi épouvantable, car elle avait dû manger ses propres enfants, son mari et ses compagnons de voyage, faisait d'elle un être à part, un revenant d'un monde autre (...) Son pouvoir chamanique sortit renforcé de cette épreuve. » Cette histoire vécue, devenue légendaire, nous montre comment s'élaborent les mythes. ■

EMMANUEL DE ROUX

Les récits de voyage de missionnaires catholiques au Kongo et en Guyane

Nouveaux royaumes

LA MISSION AU KONGO
Des Pères Michelangelo Guattini et Dionigi Carli (1668), traduit de l'italien par Alix du Cheyron d'Abzac, préface de John Thornton

Ed. Chandeigne, « Magellane », 304 p., 29 €.

LES INDIENS DE LA SINNAMARY
Journal du Père Jean de la Mousse en Guyane (1684-1691), introduction, édition et notes de Gérard Collomb

Ed. Chandeigne, « Magellane », 318 p., 25 €.

Ces deux récits de voyage ont en commun de se dérouler à la même époque, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Et d'avoir pour héros des missionnaires catholiques, deux capucins et un jésuite, envoyés les uns en Afrique, l'autre en Amérique, évangéliser les « sauvages ». Tous échoueront dans leur tâche. L'un y laissera la vie et les autres reviendront en Europe grelottant de fièvre. Ils seront confrontés à des mondes qu'ils ne comprennent guère. Et leur entreprise de christianisation fera long feu.

Le grand intérêt de ces textes est d'abord la date où ils ont été rédigés.

Quand ces prêtres débarquent, les pays où ils abordent ne sont pas encore totalement soumis au monde occidental. Si les épidémies propagées par les nouveaux arrivants font des ravages, si la traite négrière est en place, en Afrique comme en Guyane, les sociétés indigènes ne se sont pas encore désintégrées. Par ailleurs, la conviction religieuse des rédacteurs ne les empêche pas d'observer leurs futures ouailles avec une certaine empathie. Mais ce sont surtout le quotidien de ces hommes d'Eglise, isolés, livrés à eux-mêmes, et le regard qu'ils portent sur leur propre condition, qui est tout à fait passionnant.

Les capucins italiens Michelangelo de Guattini et Dionigi Carli embarquent à Gênes en 1667 pour se rendre au Kongo. Ce royaume situé aux confins de l'embouchure du fleuve Congo a été hâtivement évangélisé à la fin du XV^e siècle. Un siècle et demi plus tard, le pays est ravagé par une guerre civile, attisée par les mêmes Portugais installés à Luanda, au sud du royaume. C'est là que les deux capucins débarquent, après un long et pénible périple qui passe par le Brésil. Michelangelo de Guattini meurt bientôt et laisse Dionigi Carli s'enfoncer à l'intérieur du pays pour baptiser à tour de bras. Grâce aux lettres du premier et de la relation du second, nous avons des infor-

mations précieuses sur l'économie du Kongo où les femmes seules semblent travailler aux champs, sur l'organisation de cette société féodale, mais aussi sur les moyens de transport, sur la nourriture et sur la faune, sujet de toutes les inquiétudes de Dionigi Carli, effrayé par l'abondance des lions et des serpents.

Malentendu

Malade à son tour, Dionigi Carli est rapatrié en Europe. Mais son voyage de retour est interminable. Là encore il lui faut repasser par le Brésil. Cette fois-ci à bord d'un bateau chargé de 630 esclaves, entassés dans ses cales. « Trente-trois Maures moururent durant ce voyage, ce qui fut compté comme un miracle, attendu qu'à l'ordinaire il en meurt la moitié », note le capucin. Nous avons là un des rares comptes-rendus détaillés de la vie à bord d'un vaisseau qui se livre à la traite. Dionigi Carli finit par atterrir à Lisbonne : « Quant aux Portugais, ils furent émerveillés de me voir rentrer avec pour tout bagage mon seul crucifix et ma maladie, devenue incurable. »

La terre de mission du Père Jean de la Mousse, était la Guyane. Il y resta de 1684 à 1691. Sans grand succès. Son nom sera plus tard cité en exemple par ses successeurs : « Pendant l'espace de douze ans, [il] avait fait des missions par-

mi eux [les indiens] sans avoir fait un seul chrétien. » Pourtant le jésuite ne ménage pas sa peine pour convertir les Indiens et les esclaves africains déportés dans cette « France équinoxiale ». La population amérindienne est régulièrement décimée par les épidémies. Pour Jean de la Mousse, c'est l'occasion de donner aux mourants la vie éternelle. « La plupart des mères même nous pressent de baptiser leurs enfants, indique-t-il, croyant que le baptême les fera vivre plus longtemps. »

Il y a donc un total malentendu, entre les habitants de la Guyane et le missionnaire dont le principal rival est le chamane, qui a parfois embrassé la foi chrétienne pour augmenter ses pouvoirs. Avec une certaine lucidité sur les résultats de son sacerdoce, le jésuite arpente les rivages de ce Nouveau Monde, quand la fièvre lui laisse quelque répit. Jean de la Mousse, mélancolique et désabusé, note après avoir assisté à une fête qui « dura depuis les cinq heures du soir jusques à 8 heures du matin, pendant quoi je fis diverses réflexions, entre autre que ces pauvres gens qui n'ont aucune connaissances qu'ont les chrétiens sont excusables dans leurs divertissements, où il ne se passe rien de si criminel que dans ceux de nos chrétiens qui ont des lumières et des connaissances que n'ont pas nos Indiens. » ■

E. DE R.

Espace du politique

Pour célébrer les trente ans de la revue « Hérodote », Yves Lacoste offre un magistral panorama ordonné du monde. Et témoigne de l'impérieuse nécessité de la géopolitique



Chypre, 2004. PETER MARLOW/MAGNUM PHOTOS

Yves Lacoste a fondé, il y a trente ans, la revue *Hérodote*. Cet anniversaire vient d'être célébré par tous ceux qui ont contribué à la réussite de cette revue : de nombreux géographes mais aussi des spécialistes des disciplines les plus diverses. Il y a trente ans, les années 1970, le terme de « géopolitique » était à peine employé. Il avait plutôt mauvaise presse, du fait de ses ascendances allemandes et de l'usage sulfureux qui en avait été fait (« l'espace vital »).

GÉOPOLITIQUE. La longue histoire d'aujourd'hui d'Yves Lacoste.

Larousse, 336 p., 35 €.

Il fallait donc chercher à la loupe, parmi quelques très rares spécialistes, le terme et même ce type d'analyse. Les géographes dans leur ensemble restaient muets, comme si le territoire des guerres, des conflits, des frontières, des aires d'influence, des joutes électorales ou des fiefs politiques ne les concernait pas, même lorsqu'ils étaient capables de fort bien en parler.

Aujourd'hui, l'expression « géopolitique » fait florès. Elle est partout. Les politistes, les philosophes, les géographes, bien d'autres s'en sont emparés, et les professionnels comme les diplomates ou les militaires l'ont redécouverte alors même qu'ils l'avaient toujours pratiquée. Et, bien entendu, les opportunistes de tous bords et de toutes officines jouent de la « géopolitique » à

toutes les sauces comme on le fait volontiers d'une nouvelle cuisine. Bref, en ce début de XXI^e siècle, la géopolitique est devenue une nécessité, dans un univers troublé, mondialisé, plus que jamais conflictuel, et ce en une gamme très ouverte et très diversifiée où le territoire du pouvoir reste un enjeu de premier ordre. Il faut reconnaître d'abord à Yves Lacoste d'avoir été parmi les tout premiers, si ce n'est le premier, à réhabiliter l'expression et à pratiquer lui-même la géopolitique.

Délivrer un message clair

Pour célébrer les trente ans d'expérience, sans doute, Yves Lacoste publie aujourd'hui un gros livre qui s'intitule tout simplement *Géopolitique*. C'est bien dans la manière de l'homme qui tente toujours de faire simple là où les choses sont les plus complexes, alors que d'autres semblent prendre plaisir à les compliquer et à les rendre illisibles hors spécialistes.

La *Géopolitique* de Lacoste a ainsi la qualité éminente de pouvoir être mise entre toutes les mains. Ce pourrait être un manuel, dirait-on avec un rien de mépris. Oui, mais avec ses cartes très claires et nombreuses, ses titres et sous-titres, ses tableaux, ses encarts, un manuel de bonne école et de belle édition, destiné au plus grand nombre, très lisible, posant sur l'extrême complexité du monde contemporain un regard clair et rendant ainsi au citoyen un rien de lucidité et peut-être même d'optimisme dans l'éblouissante obscurité qui semble peser actuellement sur l'univers des hommes.

Mais que dit notre géopoliticien, au terme d'une bonne trentaine d'années d'expérience, et notamment de ce travail continu qu'ont représenté les éditoriaux d'*Hérodote* rédigés tous par lui, à l'exception de quelques-uns des derniers ? En premier lieu, qu'il est d'abord géographe. Son plan l'exprime fort bien. Sauf dans sa première partie, plus épistémologique, il ne s'embarrasse pas d'autre exposé qu'un panorama ordonné du monde fondé principalement sur l'emboîtement des échelles, très apprécié des géographes : les États-Unis d'abord, comme hyperpuissance au centre du système monde, et en héritage de la guerre froide ; puis la géopolitique des « grandes nations » (il en compte treize, dont la France) ; enfin les « points chauds du globe », avec une mention particulière au Moyen-Orient. En deuxième lieu, Lacoste privilégie incontestablement l'histoire dans l'explication des faits contemporains, ce qu'il résume bien dans le sous-titre du livre : « La longue histoire d'aujourd'hui ». L'histoire, indispensable pour comprendre la formation de l'hyperpuissance américaine aussi bien que des nationalismes européens ou des conflits du grand Moyen-Orient, de la Méditerranée à l'Afghanistan.

Mais dans cette géographie comme dans cette histoire qui façonnent les territoires de la géopolitique, Lacoste ne privilégie pas tel facteur plutôt que tel autre. Il n'est pas homme à faire dans le tout culturel ou le tout économique, par exemple. L'islam, certes,

capital dans beaucoup d'explications, mais à côté d'autres. Le pétrole, bien évidemment, et Lacoste lui consacre un chapitre, mais dans le contexte de tel ou tel bassin de production, qu'il s'agisse du Golfe persique ou du Moyen-Orient ex-soviétique. Lacoste n'est pas vraiment un fabricant de thèse. Tout juste lui accordera-t-on quelque faiblesse à l'égard de la nation et des nationalismes comme clés de voûte de bien des explications, encore que fort discrètement dans ce livre. Non, innovateur certes, mais aussi pragmatique continuateur dans la tradition de la vieille géographie française (trop vieille maintenant ?... Je ne le pense pas), c'est d'abord un homme de terrain, l'arpentant en tous sens par le livre, le témoignage des autres ou l'observation personnelle, relevant tout ce qui peut l'être, l'inventoriant, et le rendant aussi clairement que possible dans sa complexité par l'exercice de la raison. Sous des forces multiples et contradictoires, le monde va ainsi, d'équilibres en déséquilibres, depuis l'empire dominateur jusqu'au simple village. Le territoire, à diverses échelles, est un enjeu majeur. Nous sommes dans une phase de profonds déséquilibres.

La première partie du livre mérite une attention particulière. Qu'est-ce

que la géopolitique ? Pourquoi l'épanouissement d'une géopolitique allemande au XIX^e siècle, si ce n'est par l'affirmation d'un nationalisme, et son effacement honteux après la seconde guerre mondiale lorsqu'il fut intellectuellement et moralement dévoyé par l'horreur du nazisme ? Et pourquoi cette nouvelle géopolitique apparue dans les années 1970, spécialement en France, en fin de guerre froide, dans le renouvellement des idées d'après 68, et à l'issue des guerres de décolonisation les plus douloureuses (Vietnam, Algérie) ?

Yves Lacoste écrit ses premiers essais sur les pays sous-développés, sur le tiers-monde, sur les digues du Vietnam bombardées par l'aviation américaine, sur Cuba et Fidel Castro au temps de la Sierra Madre, sur l'Algérie et la Kabylie derrière Ibn Khaldoun et auprès de Camille Lacoste, sa femme. Il se réfère souvent au livre de Vidal de La Blache sur la Lorraine d'avant 1914. La géopolitique du pionnier qu'il a été comporte aussi une dimension morale, quelque chose comme la volonté de délivrer un message clair, raisonné, puisé aux meilleures sources, mais hors de toute indifférence, et au risque de l'erreur, sur le monde tel qu'il est. ■

ARMAND FRÉMONT

Schopenhauer, session de rattrapage

Curieuse affaire, les jeux du temps et de la gloire. Succès immédiat pour quelques-uns, parfois oubliés dès le lendemain, ou le jour suivant. Certains perdurent : leur succès précoce est également tenace. D'autres, au contraire, attendent longtemps dans l'obscurité, la solitude et le silence, une reconnaissance venant très tard. Il arrive qu'un les célèbre seulement bien après qu'ils ont quitté la vie. Ou bien la renommée ne vient qu'avec l'âge avancé, comme une scène ultime, un dernier acte après le désert. Ce fut le cas de Schopenhauer, reçu par le public de son temps à la session de rattrapage.

Son livre définitif, il l'avait publié fort jeune, à 31 ans, en 1819. *Le Monde comme volonté et comme représentation*, construit tout entier autour d'une intuition métaphysique unique, prétendait avoir résolu l'énigme de l'existence. Convaincu d'avoir trouvé la vérité, persuadé d'avoir réussi là où tous avaient échoué, le jeune homme attendait de cette publication des effets considérables. Bon exemple de ce mélange de naïveté et de démesure fréquent parmi les philosophes, chez qui la paranoïa est sans doute la chose du monde la mieux partagée.

Réaction de ses contemporains : rien. Vraiment rien. Schopenhauer connaît l'humiliation des cours sans

auditeurs, du livre sans lecteur, de la vérité sans écho. Tout le monde reste indifférent et sourd. Pire : sous ses yeux, on encense des imposteurs ! Des gens n'ayant rien à dire, écrivant comme des pieds, on les proclame maîtres ! Il enrage. Il ne doute pas – qui douterait de la vérité après l'avoir découverte ? Mais il doit construire, entre épisodes dépressifs et sarcasmes, un solide système de défense. « Je

CHRONIQUE
ROGER-POL
DROIT

suis resté aussi étranger à mes contemporains qu'un homme sur la Lune », écrit-il en se comparant, *mutatis mutandis*, au Masque de fer et à Kaspar Hauser !

Mais on ne quitte pas la vérité. On ne la change pas non plus. C'est pourquoi Schopenhauer continue à écrire. Il se contente de préciser et de compléter ce qui fut dit, une fois pour toutes, dans l'œuvre majeure. « A-côtés » ou « annexes », d'une part, « *textes laissés pour compte* » ou « *mis à l'écart* », d'autre part, voilà ce que signifie, en grec ancien, *Parerga et Paralipomena*. Sous ce titre à faire fuir, le vieux penseur, devenu ronchon, rassemble, à 63 ans, une quarantaine de traités

disparates. Cent cinquante-cinq ans après l'original, comme si le destin de ce volume était d'arriver toujours tard, on peut lire la première traduction française intégrale de cet ensemble célèbre. Ce travail impeccable, publié par une petite maison d'édition, ne doit pas rester dans l'ombre.

Car, avec cette publication, Schopenhauer connu enfin un succès immédiat – un triomphe bientôt immense, européen, et durable. Le champion du pessimisme quitte la scène sous les ovations. Que s'est-il donc passé ? Après tout, l'écho considérable de ce gros recueil hétéroclite n'est pas si facile à comprendre. Plus qu'un livre, c'est un bazar. On y trouve de tout : considérations subjectives sur l'histoire de la philosophie, remarques sur les fantômes, propos déabusés sur l'amour, compléments à la théorie des couleurs, défense du panthéisme, éloge de la clarté du style ou de la pensée indienne, pamphlet contre les bruits qui interrompent la réflexion, détestation effrénée des femmes et du judaïsme, misogynie toujours, antisémitisme parfois.

On perçoit, malgré tout, derrière ce kaléidoscope où se mêlent donc le meilleur et le pire, un penseur authentique, exigeant, passionné, rigoureux, ironique, lumineux, original, cohérent – multiforme et unique tout ensemble. Un

styliste, sachant combien les idées sont plus à l'aise dans des phrases ajustées que dans des paragraphes bouffants. Un polémiste, opposant constamment les hordes de commentateurs fadasses à la petite troupe de ceux qui pensent réellement, lui-même en tête...

Une vision angélique de la postérité fera conclure : tant de qualités éclatèrent enfin aux yeux de l'époque. La vérité,

finalement, a fait son chemin ! Une autre interprétation est possible, moins optimiste, plus schopenhauerienne : l'engouement toujours est en porte à faux. Il se précipite, sans coup férir, sur l'œuvre la moins difficile et la moins importante. Tout succès, alors, ne serait que leurre et malentendu. On se trouverait renommé pour ce qu'on fait d'inessentiel. Le rattrapage, par conséquent, ne serait

qu'illusion. Cette curieuse affaire, vue sous cet angle, lui conviendrait assez bien. ■

PARERGA ET PARALIPOMENA
Petits écrits philosophiques
d'Arthur Schopenhauer.

Traduit de l'allemand et annoté par Jean-Pierre Jackson. Editions Coda (diffusion PUF), 950 p., 49 €.

Pourquoi les sociétés disparaissent.

Andrea Camilleri

« Le dialecte exprime le sentiment »

Le créateur du commissaire Montalbano publie « La Prise de Makalé », l'un de ses romans les plus étonnants et dérangeants. Rencontre à Rome avec un écrivain qui a réconcilié polar et littérature

C'est à l'âge où les autres penchent vers la retraite, leur vie plus ou moins derrière eux, qu'Andrea Camilleri s'est changé en star. Pas juste un écrivain fameux, entouré de respect, d'admiration, le genre de célébrité que personne ne reconnaît dans la rue – bien mieux que cela et surtout bien plus rare, quand il s'agit de littérature : une vedette, avec un fan-club très officiel, des groupies qui l'appellent gentiment « *Il Sommo* » (« le plus haut », en référence à Dante), des photos de lui bébé sur Internet et ses livres en tête des listes de meilleures ventes, semaine après semaine et souvent plusieurs titres à la fois. A 80 ans passés, ce Sicilien natif de Porto Empedocle, dans la province d'Agrigente, jouit depuis quinze ans d'une popularité sans égale en Italie. Poussé par le succès de Montalbano, commissaire bourru et plein d'humour dont il a fait le héros de ses romans policiers, Camilleri continue d'écrire et de publier des récits incroyablement savoureux et drôles, mêlés de dialecte et portant, presque toujours, un regard très politique sur l'Italie.

Ce n'est un mystère pour personne, là-bas, Camilleri n'aime pas Silvio Berlusconi. Encore le mot est-il faible : « *En Italie, le fascisme s'est transformé en berlusconisme* », déclare-t-il entre deux cigarettes. Ou faudrait-il dire « à cheval » sur deux cigarettes, puisqu'il n'y a justement pas d'entre-deux pour ce fumeur gargantuesque : dans le petit bureau de son appartement romain, au quatrième étage d'un immeuble cossu, façade rouge et volets bruns, le gros cendrier déborde – des blondes mal éteintes ou pas éteintes du tout, qui font la ronde. « *Berlusconi, dit-il, a été une anomalie totale, une contingence historique. A mes yeux d'homme de gauche, un gouvernement de droite entre dans le jeu démocratique, mais lui est à part, comme Mussolini.* » Tout de même, une exception qui a rencontré l'approbation de la moitié des Italiens, vis-à-vis desquels Camilleri se montre particulièrement sévère : « *Beaucoup d'Italiens n'aiment pas l'honnêteté. Leur morale est celle du "motorino" (scooter), qui peut monter sur les trottoirs, rouler à contresens, se garer en quadruple file, bref : profiter de ceux qui respectent la loi et s'arrêtent au feu rouge.* »

Pour lui, qui a passé toute son enfance dans un pays régenté par Mussolini, le fascisme n'est pas seulement un mot, une insulte que l'on jette à la figure de ses adversaires. « *C'est un virus, dont on a cru se débarrasser en pendant le chef par les pieds, mais qui revient depuis des décennies, sous des formes différentes.* » Il la connaît d'autant mieux, cette maladie, que sa famille en était atteinte. Son père, inspecteur des ports de Sicile méridionale, qui avait participé à la marche sur Rome, et sa mère, un peu moins impliquée, mais sympathisante quand

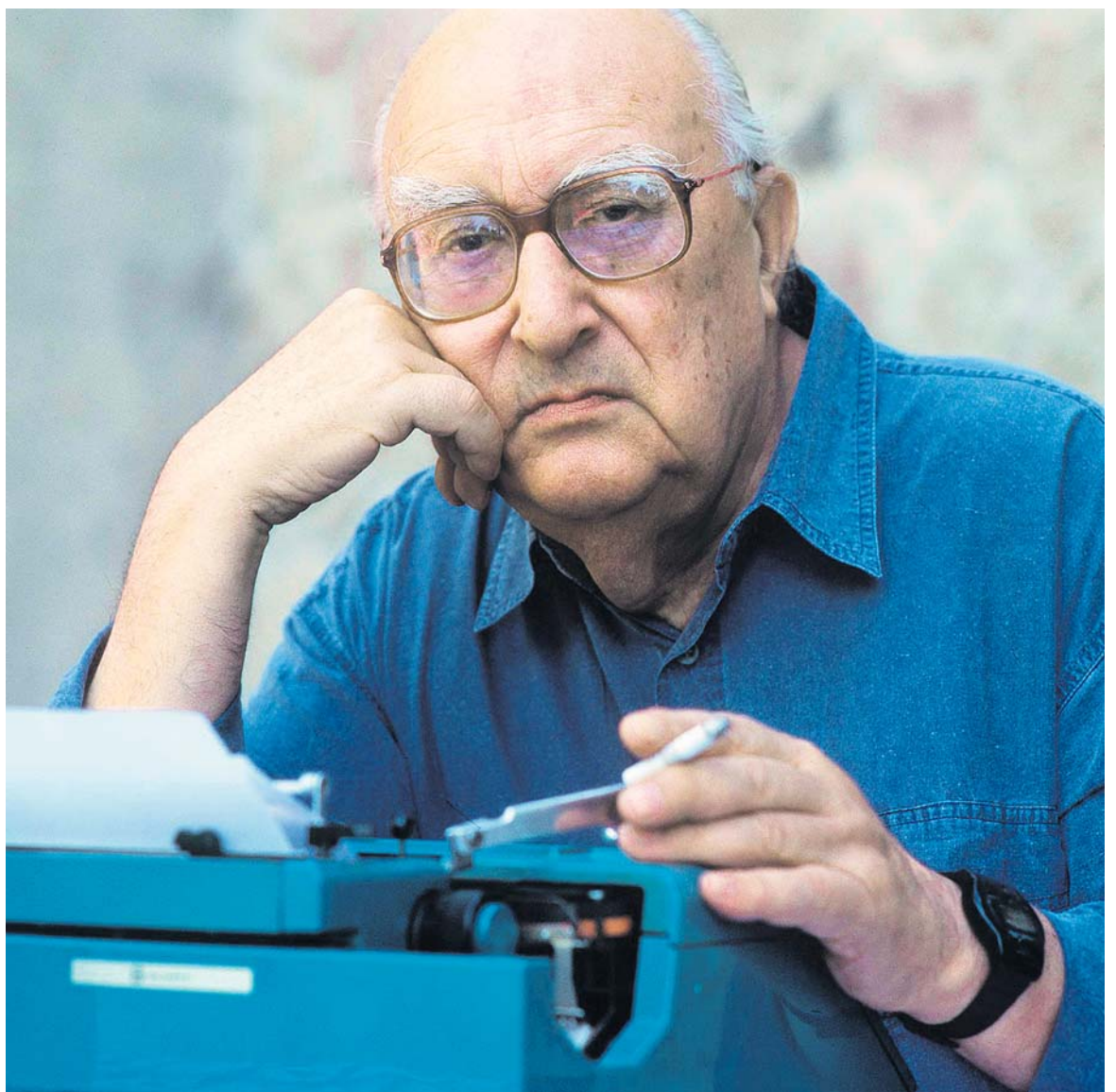
même. Si bien qu'à dix ans, juste après le début de la guerre d'Éthiopie, le petit Andrea n'avait qu'un désir : « *Tuer des Abyssins* » – ambition dont il fait part au Duce, dans une lettre enflammée. « *Il m'a répondu, le cornuto, que j'étais trop petit pour faire la guerre, mais que les occasions ne manqueraient pas, dans l'avenir. Le jour où elles se sont présentées, bien sûr, je ne voulais plus.* »

Langue extraordinaire

C'est en repensant à cette lettre et à ses « *années kamikaze* » qu'il a écrit *La Prise de Makalé* (traduit par Marilène Raiola, Fayard, 284 p., 18 €), sans doute l'un de ses livres les plus étonnants. L'un des plus dérangeants, aussi, parce qu'il entrelace politique et sexualité (sur un mode assez cru) autour d'un héros de 7 ans, Michilino, tout petit garçon très intelligent et doté d'un « *sexe d'homme* ». A travers ce personnage, qui subit l'endoctrinement fasciste de l'époque et la perversité sexuelle des adultes (liée, entre autres, à l'érotisation du chef), Camilleri donne une idée saisissante de ce que peut être la monstruosité. L'enfant devient une créature abominable, glaçante, à l'image du fascisme lui-même, ce qui n'a pas manqué de bousculer le lectorat traditionnel de Camilleri. « *De tous mes romans, c'est celui qui a eu les plus mauvaises critiques en Italie, affirme l'écrivain. Beaucoup de gens se sont contentés d'y voir un petit*

La fin de Montalbano

Comment se débarrasse-t-on d'un personnage aussi célèbre que Montalbano ? Très agacé par le caractère envahissant de son héros, Andrea Camilleri a parfois cherché à le mettre à l'écart. En vain : « *Chaque parution d'un Montalbano relance les ventes de mes autres livres, je suis lié à lui.* » Autant se résoudre à devenir le simple tuteur de ce commissaire singulier, auquel il ne peut même pas prêter d'opinions politiques trop affichées – « *les lecteurs m'écrivent, pour me dire qu'il est à eux, que je ne peux pas en faire ce que je veux.* » Quant à le faire mourir, mieux vaut ne pas y penser. « *J'avais demandé conseil à d'autres auteurs de romans policiers, Montalban et Jean-Claude Izzo, mais apparemment, c'est très dangereux de programmer la disparition d'un personnage : tous les deux sont morts, depuis.* » Du coup, Camilleri s'est contenté d'écrire la dernière aventure de Montalbano. Et de la confier à Sellerio, son éditeur palermitain, avec ordre de la glisser dans un tiroir, en prévision de sa propre mort. « *Le destin de Montalbano est scellé* », affirme l'écrivain. Non mais !



Andrea Camilleri, 1999. BASSO CANNARSA/GRAZIA NERI/EDITING

livre pornographique, ce qui n'est pas étonnant, puisque ici, le fascisme est nié. »

L'histoire a beau prendre pour décor la bourgade sicilienne imaginaire de Vigàta, dont Camilleri se sert dans la plupart de ses romans, le ton est évidemment différent de celui qui prévaut dans les autres livres – beaucoup plus tragique et profondément trouble. Mais la manière, ce mélange d'ironie, de farce et d'acuité historique, cette façon particulière d'évoquer un pays et ses habitants, n'est pas sans rapport avec les récits historiques publiés jusque-là (par exemple *La Disparition de Judas* ou *La Concession du téléphone*, aux éditions Métailié, ou le splendide *Roi Zozimo*, chez Fayard.) Et pas même avec les « *Montalbano* », qui ont fait le succès de leur auteur, dès le début des années 1990, avant que les romans n'inspirent une série télévisée de grande audience. Car tous ces textes sont portés par la langue de Camilleri, bouillonnement verbal inventif et perspicace, grand chaudron où barbotent avec bonheur des éléments de différents dialectes (sicilien, bien sûr, mais aussi vénitien, génois ou romain) dont les nuances deviennent des éléments de l'intrigue.

Depuis toujours, Camilleri a mis du dialecte dans ses récits, comme l'avait fait avant lui Luigi Pirandello, son grand concitoyen (né à Agrigente, en 1867). Toujours, c'est-à-dire depuis son premier roman, *Le Cours des choses*, paru en 1978 (Fayard, 2005). Poète prometteur, dans sa jeunesse, puis longtemps metteur en scène de théâtre, scénariste et producteur pour la radio et la télévision (il habite encore tout près de la RAI, où il travailla de nombreuses années), Camilleri, s'était mis, sur le tard (à 42 ans), à l'écriture d'un roman. Mais le dialecte n'avait pas bonne presse au milieu des années 1960 et le manuscrit fut refusé, dix ans durant, par tous les éditeurs. Aussi n'est-ce pas à beaucoup plus de deux décennies que remonte la carrière littéraire d'Andrea Camilleri, pourtant riche de nombreuses parutions. « *Quand j'ai eu mon premier livre publié entre les mains, explique-t-il, ce fut comme ouvrir une bouteille de champagne.* »

« *En italien, je n'arrive pas à dire tout ce que je veux, observe-t-il. C'est un peu la langue des notaires. Pour reprendre Pirandello, le dialecte exprime le sentiment, là où la langue exprime le concept.* » Chez les Camilleri, on parlait l'un et l'autre, parfois dans la même phrase. Quand Andrea rentrait trop tard, sa mère lui faisait de tendres reproches en dialecte avant de le menacer, en italien, de ne plus jamais lui donner une lire. Langue de

« *Berlusconi a été une anomalie totale, une contingence historique. A mes yeux d'homme de gauche, un gouvernement de droite entre dans le jeu démocratique, mais lui est à part, comme Mussolini.* »

la famille, de l'intimité, le dialecte est sans doute ce qui attire tant d'Italiens vers les livres de Camilleri.

« *Le jeu de Camilleri avec la langue amuse les gens, indiquait au Monde l'une de ses traductrices, Dominique Vittoz, à la parution d'Un filet de fumée (Fayard, 2002). Il a libéré les Italiens dans leurs rapports avec le dialecte.* » Par la même occasion, il a « *mis un livre dans la poche de tous les Italiens* », constate l'écrivain Erri De Luca, ce qui n'est pas rien.

« *Le Vieux* », comme l'appellent ses compatriotes, est aussi l'artisan d'un glissement du « *polar* » vers la littérature. « *Un mouvement qui s'était déjà produit chez Gadda, dans L'Affreux Pastic de la rue des Merles, remarque ironiquement Camilleri, mais personne ne s'en était aperçu... Il faut reconnaître qu'il ne disait pas qu'il était l'assassin ! Et puis il y a eu Sciascia : Le Jour de la chouette, par exemple, est un véritable roman policier.* » Quoi qu'il en soit, c'est lui, Camilleri, qui a vraiment fait basculer le préjugé. Pas seulement à cause de sa langue extraordinaire, jonction de plusieurs dialectes, mais à cause de cette manie qui consiste à aller regarder sous les apparences d'une société – pointer, mine de rien, les vilaines habitudes, les gros péchés, les qualités de cœur et les accès de poésie. Parler, en somme, du monde réel, ce qui est l'une des vertus de la littérature, quelles que soient les fins qu'on lui prête et les moyens qu'elle se donne. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois de juin est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

LE CHOIX DU «MONDE DES LIVRES»

LITTÉRATURES

Les Cœurs autonomes, de David Foenkinos (Grasset).
La Chaste vie de Jean Genet, de Lydie Dattas (Gallimard).
Le Quart, de Nikkos Kavvadias (Denoël).
L'Avenir ne s'oublie pas, de Pierre Moustier (Albin Michel).
La Véritable histoire du football et autres révélations, de Dominique Noguez (Gallimard).
Petites équivoques sans importance, d'Antonio Tabucchi (Gallimard).
Un homme sans patrie, de Kurt Vonnegut (Denoël).

ESSAIS

Comment marquer un but, de Ken Bray (JC Lattès).
Le Paradoxe de l'hippocampe, de Franck Cézilly (Buchen-Chastel).
Mao, l'histoire inconnue, de Jung Chang et John Halliday (Gallimard).
L'Animal que donc je suis, de Jacques Derrida (Galilée).
Rousseau l'animal et l'homme, de Jean-Luc Guichet (Cerf).
Le Corbeau, histoire vraie d'une rumeur, de Jean-Yves Le Naour (Hachette Littératures).
Jean Genet, post-scriptum, d'Eric Marty (Verdier).